

dés, Inspecteur. C'est tout à fait d'accord. Mais ne venez pas à la cité de la télé, boulevard Reyers, je n'y serai déjà plus. Nous filmons une séquence au Marché aux puces de la Place du Jeu de Balle, à deux minutes en taxi de la Gare Centrale. Vous ne pouvez pas nous louper, il y aura trois cars de matériel plus le véhicule de régie. Qu'est-ce que vous voulez visionner au juste ? Teerlock avait préparé un montage commenté d'une dizaine de minutes qui n'est jamais passé à l'antenne. Votre ambassadeur doit y être pour quelque chose ! Sinon, nous conservons en archives l'intégralité du film brut, environ une heure d'images muettes.

— Le montage ne m'intéresse pas. Je me contenterai de la prise en continu. A tout à l'heure donc, au Marché aux Puces.

Il n'en faut pas davantage que le passage d'une frontière pour se croire en pleine aventure. Cambrai, Valenciennes, Mons ! Je me réjouissais à l'avance de cette incursion en territoire belge. La précédente datait de deux ans. Je travaillais alors à Hazebrouck, dans le désespoir le plus dense et j'échouais, plus souvent qu'à mon tour, dans une taverne qui fermait avec l'aube. Un soir de déprime, j'avais juré au patron de prendre mon café à Bruxelles et d'être de retour pour le petit déjeuner. J'aurais pu faire un tour dans la campagne et revenir en leur servant une histoire quelconque. Personne n'en demandait davantage. Ils voulaient seulement passer le cap d'une nuit supplémentaire. Mais j'en rajoutai et promis de ramener le ticket de caisse. Le raid n'avait rien de commun avec Paris-Dakar mais il impressionnait les consommateurs d'Hazebrouck dont certains n'avaient jamais vu la mer, distante d'une cinquantaine de kilomètres. Si l'on accepte d'appeler

premier abord, un flamant rose. J'identifiai les lieux tout en buvant la bière promise : un claque de périphérie où mon flamant, une poule recouverte de mousseline rose, attendait patiemment un routier probable et attardé.

Le patron, en veine de confidences, me raconta qu'il avait vécu à Paris avant guerre. Il me montra quelques bouteilles d'alcool dont il se vantait d'être le débiteur exclusif. Il ne tarissait pas d'éloges sur le guignolet kirsch ; il m'obligea à trinquer à l'amitié franco-belge. Puis il retraça les grandes lignes de la pose du clou de Notre-Dame...

Le train entra en gare Centrale un peu avant vingt heures trente. Je pris un taxi et lui indiquai la Place du Jeu de Balle.

— Très bien Monsieur, c'est tout droit mais je dois faire le tour par Saint Gudule, à cause des travaux.

— Encore les travaux du métro ?

— Oh non, c'est terminé. Maintenant ce sont les travaux d'agrandissement de la gare. Tenez, voilà l'église Saint Gudule ! Entre le building de la Banque Nationale belge et l'immeuble de la compagnie aérienne Sabéna... Ils cassent tout dans ce pays ; comme si, chez vous ils avaient décidé de planter les immeubles de la Défense de part et d'autre des tours de Notre-Dame?... Un de ces jours, ils mettront le Manneken-Pis dans une sanissette et il faudra glisser une pièce pour le voir uriner !

Il me déposa au coin de la rue Haut et de la rue des Renards. La place était bloquée par un cordon de police ; il me suffit de prononcer le nom de Deril pour que le barrage s'entrouvre. Je me dirigeai directement sur le camion de la régie

« mer » ce qui succède à la côte, vers Dunkerque. Bray les Dunes, Loon plage, Wissant, Ambleteuse ! Il s'en faut de beaucoup pour que ces noms sonnent comme Saint-Trop, Ramatuelle ou Juan-les-Pins.

J'avais trois cents kilomètres à faire ; l'aller se passa sans problème. Je gagnai Bruxelles par la route de Tournai et me retrouvai au milieu d'une ville sinistrée, éventrée de partout, hérissée de déviations, de sens interdits. Il me fallut près d'une heure pour atteindre la vieille cité, où un énorme écriteau avertissait les visiteurs de la durée probable des travaux de percement du métro, les remerciant de leur compréhension. Aucun commerce n'était resté ouvert et cette absence de vie renforçait encore mon impression de traverser une ville en état de guerre. J'évitai tous les pièges disposés sur ma route par les Taupes Belges ; je me garai sur la Grand'Place. Une lanterne rouge brillait sous les arcades. Je me rapprochai de la vitrine faiblement éclairée, rêvant déjà au bruit sourd de la chope de bière fraîche sur le comptoir. Je poussai la porte prêt à brailler mon ordre au barman. L'étonnement des agents de permanence du Commissariat de quartier fut au moins aussi grand que le mien.

Je n'appris pas seulement, cette nuit-là, qu'un lumignon rouge signalait la présence du commissariat de la Grand'Place. On m'enseignait également qu'un clou de cuivre (on m'assurait même qu'il était en or) fiché au centre du parvis de Notre-Dame de Paris symbolisait le point de départ des principales routes nationales françaises. Ça se passait dans un bar de banlieue, sur le retour, près de Halle. Je m'étais assis sur un tabouret haut, près de ce que je crus être au

stationnée dans le recoin de la rue Blaes. Un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants flottant sur les épaules, me fixa à travers des lunettes rondes, cerclées de fer.

— J'ai rendez-vous avec M. Deril, le réalisateur.

— Vous êtes tombé pile, Inspecteur, c'est moi. Je vous demande une minute et je suis à votre disposition. Je dois marquer quelques repérages pour le mouvement de grue.

Je le suivis du regard. Il agitait la tête, les bras et les cheveux au milieu d'un groupe de techniciens, donnait des ordres, écoutait des suggestions. Il revint au camion que je n'avais pas quitté.

— Vous m'aviez parlé d'un marché aux puces, au téléphone. Je m'attendais à trouver une place envahie par les stands et les touristes !

— C'est pour demain matin, Inspecteur ; nous filmons l'étendue déserte sans même un figurant. La caméra va se balader sur les façades et sur le sol en suivant un itinéraire précis. Nous referons exactement le même parcours lorsque le marché fonctionnera à plein régime demain vers onze heures... Enfin, vous ne venez pas de Paris aussi rapidement pour assister au tournage d'un sujet que vous connaissez au moins aussi bien que moi ! Les puces n'ont pas été inventées à Bruxelles.

— Non et je ne dispose pas de trop de temps.

— Vous n'êtes pas le premier Français à vous intéresser à ce film sur les manifestations algériennes. Les services de sécurité de votre pays ont tenté de racheter l'original et les copies à la R.T.B.F., mais la Direction a tenu bon. J'imagine que les responsables de la tuerie ne souhaitaient pas qu'on fasse trop de publicité concernant les conséquences de leurs ordres... Cette demande

date de plus de vingt ans. Juste après la parution d'un papier dans *le Soir* avec une interview express de Teerloch. Jusqu'alors, je crois bien que tout le monde ignorait l'existence de ces bobines.

— Sauf la direction de votre chaîne.

— La télévision belge a su se dégager du pouvoir politique bien avant ses homologues françaises... Personne ne fait pression sur les journalistes pour les contraindre à retirer un sujet. Pour être absolument sincère, nous n'étions pas à Paris pour couvrir cette manifestation, mais pour suivre une série de concerts de Jacques Brel à l'Olympia. Je me rappelle qu'il commençait le lendemain pour une quinzaine de soirées et qu'ils avaient annulé la générale. Brel était retenu par un vieux contrat, le 16 octobre au soir, dans les salons d'honneur du Ministère de la Marine. Une affiche fantastique : Jacques Brel, Charles Trenet, l'orchestre de Jacques Hélian et... Farah Dibah ! Nous avons réussi à obtenir des invitations pour la réception à l'ambassade de Belgique. Vous n'avez pas connu le voyage officiel du Shah d'Iran et de la Shabanou en France ?

— Non, c'est un plaisir qui m'a été refusé !

— Moi j'ai côtoyé toutes les pages du Bottin. En Belgique, je ne dis pas, mais voir la Garde Républicaine rendre les Honneurs à l'Empereur de Perse, ça dépassait l'entendement. Je n'ai jamais compris ce que le Grand Jacques faisait dans cette galère !

Nous nous étions installés dans le véhicule de régie. Défil prit place devant un moniteur relié à un magnétoscope. Il enclencha une cassette.

— J'ai vérifié, vous en avez pour une heure et sept minutes. Si un passage vous accroche plus particulièrement, il vous suffit de noter le numéro

104

25 octobre, *TOUT L'UNIVERS, pour un franc 50 par semaine* »

Un plan rapproché détailla le visage d'une jeune femme algérienne, bientôt masqué par un uniforme noir. Quand le policier s'effaça, un visage d'homme remplaçait celui de la femme ; la matraque s'abattit. L'angle de prise de vue changea une fois encore. Une partie de l'image était occupée par le haut d'un juke-box. Il s'agissait vraisemblablement de la séquence qu'évoquait Marc Rosner, le matin même à Courvilliers.

Un détachement de Gendarmes Mobiles encerclait une poignée de manifestants. Des autobus de la RATP stationnaient plus loin, vers la rue du Sentier. Les Algériens y furent conduits sans ménagement. Les bus quittèrent l'arrêt un à un, au maximum du remplissage. Certains corps penchaient dangereusement de la plate-forme arrière. Le machiniste était seul avec sa cargaison humaine. Cent, cent cinquante prisonniers. Pourtant, aucun d'eux ne songeait à s'enfuir, à libérer ses camarades. Paris était bouclé, toute fuite semblait d'avance vouée à l'échec.

La caméra se déplaça sur la gauche et remonta le boulevard Bonne-Nouvelle. Le cinéaste détailla la vitrine du café « Madeleine Bastille » et fit une halte au coin de la rue de Ville Neuve.

Un C.R.S. marchait sur le trottoir, posément ; il enlevait son manteau sans se soucier de ce que ce geste avait de singulier au milieu d'un quartier en proie à l'émeute. Il semblait ignorer les combats qui faisaient rage autour de lui, tout comme la pluie. L'opérateur ne s'attarda pas sur cette scène surprenant ; il revint quelques mètres en arrière poser son regard sur le corps d'un blessé. Trente secondes passèrent, interminables, avant que la

106

du compteur et nous pourrions tirer quelques photos. Je vous laisse, j'ai encore pas mal de travail.

Les images défilèrent, toutes plus insoutenables les unes que les autres. La première partie du document avait été tournée depuis une voiture roulant à travers Paris. Une multitude d'affrontements opposaient des manifestants désarmés, hébétés à des groupes compacts de C.R.S., de Gardes Mobiles décidés et motivés. L'absence de son donnait plus de poids encore aux scènes de violence.

Brusquement, la voiture stoppa, puis se rangea doucement près d'un trottoir. Un mouvement panoramique effectué à bout de bras par le cameraman me permit d'identifier le quartier de la Porte de la Villette. Les anciens bâtiments des Abattoirs étaient encore en place avec le pavillon de pierre de la Banque Gravereau. Le plan se termina sur les étendues noires du bassin de la Villette, là où le canal de l'Ourcq rejoint le canal Saint-Denis. L'objectif s'éleva brusquement et l'opérateur manœuvra le zoom pour isoler un groupe d'hommes qui s'affairaient rue Corentin Cariou ; ils se dirigeaient vers les rambardes du pont. La pluie faisait briller les manteaux de cuir et les casques. Soudain, un corps fut précipité dans l'eau. J'eus l'impression d'entendre le choc du cadavre au contact de la surface liquide. Un autre suivit, puis un autre encore. Le même geste répété onze fois. Et les lumières, de nouveau. La façade du Grand Rex, l'affiche des « Canons de Navarone ». Sur une publicité monochrome pour le premier Aspiro-balai Tornado recouvrait à moitié l'annonce du lancement d'une encyclopédie hebdomadaire : « à partir du

105

caméra ne reprenne sa progression. Le C.R.S. avançait toujours de son pas mesuré. Il dépassa la rue Thorel. Arrivé au niveau de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, il marqua un temps d'arrêt, comme s'il hésitait, puis il bifurqua et gravit les marches. Un autre homme se tenait là, les bras encombrés d'un bouquet de fleurs et d'un paquet de gâteaux. Le C.R.S. vint se placer à côté de lui.

Au premier plan on rassemblait des Algériens, mains sur la nuque. Un capitaine mettait toute son énergie à retenir ses hommes qui, au comble de l'excitation, ne cessaient de frapper les prisonniers. Les images suivantes étaient prises devant l'Opéra de Paris, où la police établissait un cordon de sécurité destiné à protéger les spectateurs du ballet « Les Indes Galantes ». Puis l'écran devint vide. J'appuyai sur la touche « stop » et attendis le retour de Deril. Je le voyais par la fenêtre qui vérifiait l'orientation des projecteurs et faisait modifier les trajectoires des faisceaux. Il termina ses réglages et vint me retrouver dans le camion.

— Alors, des surprises, Inspecteur ? Vous avez l'air réjoui...

Je hochai la tête.

— Oui, j'ai reconnu le gars que je cherchais. L'image se trouve à la cote 813, vers la fin de la bande. Si vous remettez cet appareil en marche je peux vous le montrer.

Il visionna le passage, éjecta la cassette et demanda à l'un de ses assistants de se rendre aux studios pour tirer une épreuve de la scène représentant le C.R.S. accoudé à la grille de l'escalier, à côté de Roger Thiraud. Il me saisit par l'épaule.

— Je vous invite à dîner, Inspecteur. Vous ne partirez pas de Bruxelles sans faire honneur à

107

notre cuisine. Ici ils en ont encore pour deux heures de réglages. C'est affolant le temps que nous perdons à attendre ! Mais le cinéma, c'est comme ça. Vous avez cinquante types sur les bras qui travaillent les uns après les autres, chacun apportant sa touche personnelle et un métier irréprochable. La morale, c'est le metteur en scène qui part bouffer et empoche tous les compliments à son retour ! Allez, venez, je vous emmène chez « My father Mustache ». Il n'y a pas d'équivalents en France. C'est un ancien cinéma en faillite qui a été racheté par une association d'étudiants. Ils ont remplacé les fauteuils par des tables de bois et des bancs en enfilade. Ils servent des spécialités belges. Tous les quarts d'heure, ils éteignent la lumière et passent des courts-métrages muets, Laurel et Hardy, Harold Lloyd, Charlie Chaplin ou des Malek de Buster Keaton. Deux ou trois fois dans la soirée, ils donnent une chance à un chanteur ou à un groupe. Le plus souvent ce sont des gars qui font la manche sur les places de la ville. Des Anglais, des Allemands, des Japonais, enfin toutes les nationalités sont représentées.

A table il me conseilla un plat de Namur, l'anguille à l'escavèche ; il commanda deux Kriek d'un litre chacune.

— Vous verrez, c'est fameux, l'anguille marine dans le vinaigre avant d'être rôtie. C'est servi froid, en gelée. Au fait, vous savez que le même fleuve arrose nos deux capitales ?

— Non, vous devez vous tromper, la Seine prend sa source du côté de Dijon ; elle se jette dans la Manche entre le Havre et Honfleur, sans quitter le territoire français.

Il partit d'un rire sonore.

108

— Ah, vous êtes toujours aussi susceptibles dès qu'on parle de votre pays ! Bien entendu la Seine ne coule pas entre les façades bourgeoises de la Place De Broukère, mais presque... Notre rivière s'appelle la Senne, avec deux N. Vous l'avez échappé belle ! Bruxelles est une ville digne d'Alphonse Allais : prenez les boulevards de Petite Ceinture qui utilisent le tracé des anciennes fortifications. Le boulevard de Waterloo n'est pas bien loin du boulevard de l'Abattoir.

L'anguille ingurgitée, nous étions retournés à la place du Jeu de Balle où m'attendait le cliché tiré du reportage. Deril appela un taxi ; il insista pour régler la course d'avance. Je lui promis de le tenir au courant de l'avancement de mes recherches.

Le litre de bière fit sentir ses effets dans le train qui roulait vers Paris. Je compris pourquoi ce peuple affable avait choisi le Manneken-Pis pour emblème.

## CHAPITRE VI

M<sup>me</sup> Thiraud accepta de me recevoir en fin d'après-midi, le lendemain. Je profitai des quelques heures qui me séparaient de ce rendez-vous pour flâner dans Paris. J'arrivai en avance sur les boulevards et je refis, presque inconsciemment, le trajet qu'avait effectué le C.R.S. vingt ans plus tôt, alors que les cinéastes belges le filmaient. Peu de choses avaient changé depuis lors, à part l'affiche du Rex qui annonçait un dessin animé de Walt Disney et le self-service de l'*Humanité* qui s'était mué en « Burger King ».

Je traversai le boulevard face au Madeleine Bastille dont la terrasse occupait la majeure partie du trottoir. Un groupe de touristes japonais en chemisettes et corsages blancs descendaient d'un car à étages « Paris-Vision », en désignant du doigt le Théâtre du Gymnase dont le fronton était occupé par le titre du spectacle de Guy Bedos. A mon plus grand étonnement, toute la troupe s'engouffra dans le hall à la suite du guide. Je remontai vers la porte Saint-Denis et dépassai la rue de la Ville Neuve puis la rue Thorel. La rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ne débouchait pas sur le boulevard, étant située en léger sur-

111

plomb. De ce côté elle butait sur deux escaliers ; le premier large et légèrement courbé, le second étroit et raide. Lorsqu'on franchissait les quelques marches de l'un ou l'autre des escaliers, on accédait à un autre quartier totalement différent de celui des grands boulevards. Le clinquant des enseignes, les néons des cafés laissaient la place à l'agitation anarchique des métiers de la confection. A parti de la rue Beauregard, commençait le royaume du chiffon, tout un monde industriel de couturières, de tailleuses, de brodeuses, de surjeteuses qui prenaient souvent l'apparence de grands gaillards tout droit venus des plaines d'Anatolie, du Nil, ou bien celle de minuscules asiatiques rescapés d'un exil indochinois. Des manutentionnaires pakistanais ou bengalis, un turban éclatant de blancheur sur la tête, charriaient d'énormes rouleaux de draps ; leurs diables passaient du trottoir à la rue en évitant chiens, voitures et passants.

La rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, coincée entre les boulevards et la rue Beauregard, formait à elle seule un îlot de tranquillité ; la présence massive de l'église qui lui donnait son nom y était pour beaucoup. Je m'installai au comptoir du bar « des quinze marches » et je commandai un demi que me servit un garçon manchot. Je ne le quittai pas des yeux durant plusieurs minutes, ébahi de sa dextérité à presser les citrons, à préparer les hot-dogs, à tartiner les sandwiches-rillettes en bloquant les verres, les baguettes ou les saucisses à l'aide de son moignon. Le patron s'accouda devant moi. Son regard exécuta un rapide aller-retour, du barman à moi.

— Ça vous étonne, hein ! Vous venez chez moi pour la première fois ?

112

adossé à l'échappement de l'escalier, un placard publicitaire promettait la réalisation de « clefs minute », tandis qu'un écriteau collé sur la vitre avertissait : « le serrurier revient dans un quart d'heure ».

Le numéro cinq de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle correspondait à une vieille bâtisse parisienne, bien entretenue, aux fenêtres habillées de persiennes ajourées. Sur le mur, à gauche de la porte d'entrée, une plaque de marbre blanc annonçait en lettres d'or le « Siège Social du Syndicat National des Utilisateurs de Grues ». Je passai la porte après avoir traversé un minuscule jardin. J'accédai au hall du bâtiment. Le fronton était agrémenté d'un ridicule relief d'inspiration grecque représentant un joueur de pipeau et un joueur de flûte de pan. La liste des locataires se trouvait affichée sur la vitre de la loge du gardien avec l'indication pour chacun de l'étage et du numéro d'appartement. Les marches cirées de l'escalier de bois grincèrent sous mes pas. Le premier étage était orné d'une large glace encadrée de dorure et d'un tableau champêtre à dominante marron. J'arrivai au troisième niveau un peu essoufflé et je cognai à plusieurs reprises, énergiquement, avant que M<sup>me</sup> Thiraud se décide à répondre. Trois serrures jouèrent successivement puis le battant s'entrouvrit de quelques centimètres, retenu par la chaîne de sûreté.

— Madame, je suis l'Inspecteur Cadin, je vous ai parlé ce matin...

La porte se referma brusquement, le temps que la chaîne soit enlevée ; je parvins enfin à pénétrer dans l'appartement.

La veuve de Roger Thiraud ne devait pas être âgée de plus de quarante-cinq ans, mais sa vie de

114

Je lui répondis par l'affirmative.

— Ça fait un drôle d'effet sur la clientèle mais c'est comme tout, on s'habitue.

Il désigna le barman d'un coup de menton.

— C'est un ancien des Arsenaux, comme moi.

On travaillait ensemble dans les explosifs, la nitroglycérine. Je m'en suis tiré en entier ! Il a eu moins de chance. J'ai passé la main et lui, il l'a laissée... Faut bien plaisanter !

— C'est arrivé comment ? un accident ?

— Oui, mais au début on ne comprenait pas. Il manipulait du nitroglycol à longueur de journée depuis des années, comme moi, sans pépins. Et puis un jour, sa première heure de reprise, après les vacances, voilà qu'il fait tomber un flacon. Au lieu de se planquer, de se protéger, il a essayé de le rattraper. Vous voyez le résultat...

— Oui, ce sont les risques du métier.

— Oui Monsieur, c'est aussi ce qu'on disait. Mais des gars de la recherche scientifique se sont aperçus, à partir de leurs statistiques, que ce genre d'accident était plus fréquent le lundi ou au retour des vacances. En regardant de plus près, ils ont compris que le nitroglycol agissait sur le cœur. Un peu comme une drogue ! Et c'est vrai que quand on bossait, on se sentait bien. Pendant les week-ends et les congés, c'était le contraire : On devait être en manque de vapeurs de nitro. Depuis, ils ont créé un médicament à base de nitroglycérine pour les cardiaques, ça dilate les coronaires...

— En somme votre barman n'a pas été victime d'un accident du travail, sa main est tombée à la suite d'une maladie professionnelle !

— Eh bien j'avais pas pensé à celle-là...

Je quittai les « Quinze marches » après avoir réglé ma consommation. Sur le stand du serrurier

113

recluse volontaire l'avait transformée en une vieille femme. Elle marchait devant moi dans le couloir, le dos voûté, les genoux légèrement pliés, sans soulever les pieds. Elle semblait glisser sur le parquet, silencieuse. Le moindre mouvement donnait l'impression de lui coûter d'insupportables efforts. Elle s'affaissa en soupirant profondément, dans un fauteuil recouvert d'une housse de laine tricotée au crochet. Elle me fixa, le regard vide.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Tous les volets avaient été tirés ; la femme avait juste laissé une fenêtre ouverte pour permettre à l'air de circuler. Des rais de soleil filtraient à travers les claires-voies. J'avançai une chaise et m'installai près de la table.

— Comme j'ai eu l'occasion de vous le dire ce matin, j'enquête sur les circonstances de la mort de votre fils Bernard. Actuellement, cet assassinat reste bien mystérieux ; nous n'avons guère d'éléments sérieux pour orienter nos recherches. Nous ne lui connaissons aucun ennemi, sa vie sentimentale apparaît on ne peut plus simple... Pour être tout à fait franc, il y a tout de même un épisode qui retient mon attention, un jour que votre fils n'a pu connaître, celui de la mort de son père...

J'observai les réactions de mon interlocutrice, mais l'évocation de la fin de son mari ne modifia en rien son comportement.

— ... J'ai appris incidemment les conditions dramatiques dans lesquelles votre mari a disparu. Absolument rien ne me permet de l'affirmer, mais il est tout à fait possible d'imaginer que votre fils ait été exécuté pour les mêmes raisons que son père. Vous ne le pensez pas ?

J'avais l'impression de parler à un mur, à un

115

mort vivant. M<sup>me</sup> Thiraud maintenait ses yeux braqués sur moi, mais son regard ne parvenait pas à s'accrocher, comme s'il me traversait et se portait loin derrière. Je poursuivis.

— ... Je sais aussi qu'aucune enquête n'a été effectuée en 1961 et que votre mari figurait parmi les victimes officielles des manifestations algériennes. Victime de qui ? Le doute est permis. Il n'est pas trop tard pour réparer cette faute. Je veux m'y employer.

Elle s'agita pour la première fois, se leva et vint prendre appui sur le plateau d'un vaisselier.

— Monsieur l'Inspecteur, tout ceci appartient au passé. Il ne sert à rien de revenir sur tous ces événements et de disséquer les responsabilités...

Elle faisait de longues pauses entre chaque mot et ponctuait ses phrases de longues expirations.

— ... mon mari est mort, mon fils est mort. Vous ne les ferez pas revenir. J'accepte que ma vie soit ainsi ; j'espère les rejoindre le plus vite possible.

— Pourquoi, que voulez-vous cacher ? Roger Thiraud a reçu une balle alors qu'il participait à une manifestation. Vous saviez qu'il s'occupait d'un réseau d'aide au F.L.N. ?

— Vous vous trompez. Mon mari n'avait aucun goût pour la politique. Il s'intéressait à son travail, à l'histoire. Il y consacrait tout son temps, au lycée comme à la maison. Le soir de sa mort il rentrait après son dernier cours, comme d'habitude...

Elle se déplaçait dans la pièce avec ses manières de vieille, en évitant soigneusement la partie située près des fenêtres qui donnaient sur la rue. Je m'en approchai par simple curiosité, mais mon geste provoqua une véritable panique de sa part. Elle se plaqua contre le mur opposé, haletante.

l'attendre quand il a été tué ? Dites-moi... Personne ne vous a jamais demandé de témoigner ?

Elle s'éloigna doucement de la fenêtre et retourna s'asseoir dans le fauteuil. L'épreuve l'avait changée, elle paraissait plus forte, plus jeune, comme revenue à son âge véritable. Elle tourna la tête vers moi.

— Oui, j'étais accoudée à la fenêtre. Roger terminait son dernier cours à cinq heures. Normalement il aurait dû être rentré depuis deux heures, au moins. J'étais très inquiète à cette époque. J'étais enceinte de Bernard, une grossesse très difficile qui m'interdisait de sortir. Je devais impérativement rester dans l'appartement pour éviter un accouchement prématuré. Roger ne m'avait pas averti d'un éventuel retard. Et puis, tout d'un coup, la manifestation a débuté. Les cris, les bousculades, les grenades qui éclataient, les coups de feu. J'étais comme folle. Je me précipitais à la fenêtre à tout instant pour guetter mon mari, ou à la porte dès que j'entendais des pas dans l'escalier. A un moment, je l'ai aperçu, dans la rue, il s'approchait de chez nous. Je m'en souviens comme si ça se déroulait à présent. Il marchait avec un bouquet de mimosas et un carton de gâteaux. Il a gravi quelques marches et s'est arrêté auprès de la balustrade pour observer les événements, les matraquages. Je lui ai crié de monter, de ne pas s'attarder, mais les bruits de la manifestation couvraient ma voix.

— Il était seul ?

— Au début, oui, mais peu après, un homme vêtu d'un uniforme de policier, un C.R.S. je crois, est venu s'installer à côté de lui. Son attitude n'était pas normale, il portait son manteau de cuir plié sur le bras, malgré la pluie et le froid. Ensuite

La surface qui entourait la fenêtre constituait un véritable no man's land où la poussière s'accumulait. Personne ne touchait jamais à cet endroit. Je saisis brusquement les rideaux et les fis glisser sur la tringle. La crémone était légèrement grippée. Je dus faire un effort pour ouvrir les battants de la fenêtre. Je soulevai ensuite le loquet qui maintenait les persiennes. Le jour envahit l'appartement ; un rayon de soleil éclata sur le mur où se tenait M<sup>me</sup> Thiraud. Je me penchai. Dix mètres en contrebas des gens s'affairaient autour du stand de serrurerie dont je ne distinguais que le toit ondulé. Un groupe de jeunes garçons remontait les escaliers de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

M<sup>me</sup> Thiraud avait cherché refuge dans la cuisine, en proie à une véritable crise d'hystérie. Elle pleurait, le corps agité de tremblements, de tics nerveux. Je posai mon bras sur ses épaules.

— Je ne vous veux aucun mal, Madame. Je suis ici pour vous aider. Venez sans crainte...

Je la pris par les poignets et l'entraînai, petit à petit, vers le lieu tant redouté. Je ne cessai de lui parler, de la reconforter. Plus elle s'approchait de la fenêtre et plus sa détresse devenait intense. Elle criait mais se laissait aller, abandonnant toute résistance. Je réussis à la placer à côté de moi et à poser ses bras sur l'appui.

— Ouvrez les yeux, je vous en conjure. Vingt-deux ans ont passé, vous n'avez plus rien à redouter.

Elle se détendit, cessa de pleurer et de geindre. Ses paupières se soulevèrent, d'abord imperceptiblement, puis retombèrent. Les cils bougèrent à nouveau. Elle se décida, d'un coup, à regarder la rue.

— Vous étiez là, n'est-ce pas ? Vous étiez là, à

il s'est glissé derrière mon mari et lui a bloqué la tête à l'aide de son avant-bras. Il avait un revolver dans l'autre main. J'ai crié, crié du plus fort que je pouvais, sans résultat. J'ai voulu descendre mais je parvenais à peine à traverser cette pièce, à cause de Bernard... Enfin à cause de mon ventre. Pauvre Bernard !

— Pardonnez-moi de vous obliger à remuer de pareils souvenirs, mais il n'y avait pas d'autres moyens. Un cinéaste belge a filmé une partie de cette scène. Il se trouvait de l'autre côté du boulevard, près du Théâtre du Gymnase. Je possède une photo tirée de ce document. Il s'agit des derniers instants de votre mari. Le visage de son assassin est à demi masqué mais il reste très significatif. Vous voulez le voir ?

Elle accepta. Je sortis le tirage réalisé la nuit précédente dans les studios de la R.T.B.F.

— Vous le connaissez ?

Elle secoua la tête.

— Non, Inspecteur, je n'ai jamais rencontré cet homme. Je n'ai jamais vu mon mari en compagnie de policiers et je ne comprends pas pourquoi ils l'ont tué...

— Une dernière chose, Madame et j'en aurai terminé. Il y a un instant vous avez déclaré que votre mari finissait ses cours à dix-sept heures. Comment expliquez-vous qu'il ne soit arrivé que deux heures plus tard près de chez vous. Il faut moins de dix minutes pour couvrir la distance séparant le lycée des boulevards...

— Je ne me l'explique pas, Inspecteur, c'est comme ça.

— Ces retards étaient fréquents ?

— Une fois par semaine, quelquefois deux... Ecoutez Inspecteur, ma grossesse nous interdisait

tous rapports intimes. Ça n'est pas agréable à avouer mais c'est un fait. J'admettais que Roger ait besoin de rencontrer une femme normale. Quel mal y a-t-il à ça ?

— Aucun. Je suis désolé, mais mon métier repose sur l'indiscrétion. Je vous posais cette question parce que l'inventaire des poches de Roger Thiraud mentionne la présence d'un ticket de cinéma. Le « Midi-Minuit » pour être précis. Je pense que la vérité est là ! Il y a vingt ans, un respectable professeur d'histoire devait avoir quelques réticences à avouer son goût pour le cinéma fantastique... même à sa femme. J'ai le numéro du billet, je chargerai l'un de mes adjoints de vérifier auprès du « Centre National du Cinéma » la date exacte à laquelle le coupon a été délivré.

Elle m'adressa un sourire ; je ne parvins pas à penser, sans un fort sentiment d'angoisse, qu'il s'agissait là de son premier sourire depuis vingt-deux années.

— Votre mari n'a pas été tué au hasard. Il est évident que son assassin obéissait à un plan précis, qu'il possédait le signalement de sa victime. Le film belge est édifiant à cet égard. Le C.R.S. ou l'homme déguisé en C.R.S. a quitté sa planque et s'est dirigé sans hésiter vers la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Ses méthodes prouvent que nous avons affaire à un professionnel, comme pour le meurtre de votre fils à Toulouse. Ou, hypothèse invraisemblable, votre mari était le sosie parfait d'une autre cible. Non, je pense qu'il était bien l'objectif du tueur. Votre mari gênait quelqu'un, au point de devenir la victime d'une véritable exécution. Vous êtes sûre qu'il ne pour-

120

mes forces. Je ne suis pas facile à vivre. Ils donnaient l'impression d'être heureux ensemble, je ne me souviens de rien d'autre.

\*

Je la quittai bientôt et descendis précautionneusement les marches cirées, sans lâcher la main courante. Je tournai à gauche vers les boulevards. Parvenu au milieu de l'escalier de la rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, je me retournai et levai la tête en direction de l'appartement de M<sup>me</sup> Thiraud. Elle était accoudée à la rambarde. Elle me fit un signe d'amitié. Je l'observai un moment avant de lui rendre son salut et m'engouffrai dans la bouche de métro. Je changeai de rame à la station Auber pour prendre le R.E.R. Dalbois m'avait conseillé de pousser jusqu'au terminus de Marne la Vallée.

Une allée piétonne, protégée par une voûte d'altuglass, menait de la gare à l'esplanade où se rejoignaient les différentes lignes d'autobus qui desservent la ville. Un coup d'œil suffit à me prouver qu'il n'y avait pas que ces lignes pour desservir le paysage !

La place était encastrée au centre d'une cuvette, surplombée par les collines. L'ouest du site était barré par la façade aveugle d'un gigantesque Centre Commercial. La seule note de fantaisie résidait dans la présence d'une construction rose, d'une vingtaine d'étages, posée au sommet de l'une des collines. L'autocar dans lequel j'avais pris place passait justement à proximité du bâtiment que je pus ainsi examiner tout à loisir. L'extérieur imitait assez parfaitement les façades des arènes espagnoles, une sorte de long mur

122

suivait aucune activité de type politique, syndical ou même humanitaire ?

— Non, je vous l'ai déjà dit. A part ces retards, ces sorties au cinéma si je vous fais confiance, je ne vois rien de mystérieux dans la vie de mon mari. Roger n'a jamais abordé ces sujets à la maison. Nous parlions histoire ou littérature. Le Moyen-Age le passionnait beaucoup et il se relaxait en écrivant une sorte de monographie sur sa ville natale, Drancy. Il aimait énormément ses parents qui vivent toujours là-bas, en Seine-Saint-Denis. Ils habitent rue du Bois-de-l'Amour. Je me demande encore si ce n'est pas cette maison qui lui a donné le goût de l'histoire...

— Comment ça ?

— A l'origine, le bâtiment faisait partie d'une ferme qui s'est transformée en restaurant au tout début du siècle. Pendant quelques années on raconte qu'elle a surtout servi de maison de rendez-vous. Après la loi Marthe Richard, on en a démoli les trois quarts pour construire une clinique d'accouchement. Mon mari y est né d'ailleurs. Il a passé toute sa jeunesse à deux pas de là, dans un pavillon rescapé lors de la rénovation de ce quartier. Cela ne vous intéresse pas trop... Je le comprends. Enfin, cette monographie est chez mon fils. Du moins chez sa fiancée, Claudine. Vous la connaissez ?

— Oui, je l'ai rencontrée à Toulouse. J'aimerais jeter un coup d'œil à ce travail. J'ai prévu de m'entretenir avec elle avant mon départ demain soir. Ils s'entendaient bien ?

— Très sincèrement, je n'en sais rien. La petite faisait des efforts pour venir ici ; Bernard devait la traîner. Je savais bien qu'elle ne se sentait pas à l'aise en ma présence, mais c'était au-dessus de

121

circulaire percé d'alvéoles. Tous les vingt mètres, une colonne en demi-cercle grimpait tout le long de la construction. Des ouvertures pratiquées dans ces tourelles montraient le parcours des cabines d'ascenseurs. Une large arcade permettait de découvrir une grande cour plantée d'arbres et de fleurs. Un panneau d'entreprise indiquait les noms et adresses des promoteurs et signalait : « *Le Grand Théâtre. 630 appartements prestigieux avec vue sur la Marne. 2 et 3 pièces disponibles. Prêts PIC, PAC ET PAP possibles.* »

Le machiniste annonça la station Pyramide Dalbois m'avait dit de contourner un immeuble de bureaux, puis de prendre à gauche, vers le château d'eau. Il logeait dans une cité expérimentale, à mi-chemin entre le HLM et la maison individuelle. Les « cellules » d'habitation étaient conçues dans des cubes empilés selon un ordre apparemment anarchique. Le toit de l'élément inférieur constituait la courette de l'élément supérieur. Je sonnai à la porte 73. Dalbois vint m'ouvrir.

— Bonsoir, Cadin, je me demandais si tu n'allais pas te défiler.

Je marquai un mouvement de recul pour bien montrer que cette idée ne m'avait même pas effleuré.

— Allons, c'est un véritable plaisir de répondre à ton invitation.

Il me présenta à Gisèle occupée à préparer le dîner. Elle ferma le four programmable à pyrolyse et se tourna vers moi en désignant son tablier de ses mains ouvertes.

— Excusez-moi mais je n'ai pas encore eu le temps de me changer.

Dalbois me fit visiter le moindre placard de son appartement puis il m'entraîna dans le salon. Il

123

brancha la télévision en prenant soin de couper le son.

— Alors, tu avances ?

Je lui racontai mon expédition bruxelloise ainsi que mon entretien avec la mère de Bernard Thiraud. Il accrocha dès que j'évoquai le tirage réalisé par les techniciens de la télé belge, à partir de la bande vidéo.

— Tu as cette photo sur toi ?

Je la posai sur la table basse entre les apéritifs et les bouteilles d'alcool.

— Ton histoire est absolument incroyable...

Il approcha le cliché de ses yeux.

— ... ton C.R.S. a l'air vrai. A part l'absence de signes distinctifs. Logiquement il devrait porter les numéros de sa compagnie et de son district. Tu ne crois pas ?

— En temps normal, oui. Mais pas ce soir-là. Je me suis renseigné, les règlements étaient suspendus. Toutes les unités utilisaient les armes de réserve, y compris les armes offensives. Il est tout à fait plausible que les hommes aient reçu l'ordre de masquer leurs codes d'identification.

— Tu t'es embarqué dans une drôle d'aventure. Je t'ai déjà donné ce conseil mais je préfère le renouveler : laisse tomber. Enquête à Toulouse, peinarde. On ne t'en demande pas plus. Ça se terminera par un dossier classé « sans suite ». Qu'est-ce que tu as à perdre ? Rien ! Tu trouveras bien une autre affaire de meurtre moins puante pour te rattraper. Un Ricard ?

— Non merci, avec cette chaleur je ne supporte pas l'alcool.

— Alors passons à table. C'est moi qui ai choisi le menu, en souvenir de nos années de galère à Strasbourg.

124

débusquer, surtout qu'il s'est sûrement mis au rancart depuis le temps. Si tu ne trouves rien, je réfléchirai à ton conseil.

Il rangea le document dans la poche intérieure de sa veste. Le train entra en gare. Je m'installai près de la vitre et la baissai malgré tous les pericolaso spaghetti du monde. Dalbois, sur le quai, se hissa sur les pointes pour ne pas avoir à parler trop fort.

— Je ne te promets rien, Cadin. Laisse-moi trois ou quatre jours. Si je dois dénicher une piste, il ne me faut pas plus. Pour être tout à fait franc, ton C.R.S. est plus dangereux qu'un bâton de dynamite ; je n'ai qu'une envie, me débarrasser de sa sale gueule le plus rapidement possible. Je t'appelle à Toulouse dès que j'ai du nouveau. Ciao.

Le wagon était vide. Je demeurai seul jusqu'à la station « Vincennes ». Là, une bande de loubards prit possession des lieux. Un grand type bouton-neux s'approcha de moi. Il s'assit lourdement sur le siège qui me faisait face et allongea les jambes en posant ses chaussures à moins d'un centimètre de ma cuisse. Pour toute réponse j'écartai le pan droit de ma veste pour laisser apparaître l'étui de mon revolver et la crosse noire. Immédiatement, les deux pieds rejoignirent le sol. Le gars se leva, un peu nerveux. J'entendis quelques bribes de conversation : « c'est un flic, il a un flingue ». Ils se décidèrent à descendre à la station suivante, « Nation », et je retrouvai ma tranquillité.

\*

Pas la grande surprise, non... Mais un petit coup au cœur, tout de même, le lendemain matin

126

Gisèle Dalbois amena en minaudant un plat en terre cuite garni d'une imposante choucroute au boudin blanc, qu'elle posa entre deux bouteilles de Gewurstraminer.

— Attaque Cadin, te laisse pas intimider. Tu verras elle les réussit pas mal. C'est une choucroute strasbourgeoise avec la garniture de fête. Gisèle la cuit à la mode de Colmar : elle rajoute un verre de kirsch une heure avant de servir. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Fameux. Je vous félicite, Madame.

Nous étions venus à bout du plat en nous aidant généreusement du vin d'Alsace. Gisèle nous installa sur la terrasse, au frais, pour prendre le café. Dalbois se pencha vers moi, le visage grave, comme pour une confidence.

— Tu sais, Cadin, nous appartenons à une minorité...

Puis il abandonna son air de comploteur.

— ... Le matin, huit Français sur dix boivent du café. Ils ne sont plus que quatre à persévérer au déjeuner. Il n'en reste que deux en milieu de journée et UN seul après le dîner ! Eh bien, tous les trois nous sommes celui-là !

Il regarda sa montre et feignit la surprise.

— ... Il faut se dépêcher, ton dernier train part dans vingt minutes. Je t'aurais bien proposé de dormir à la maison, mais les lits des mômes sont un peu courts.

Je pris bien garde de ne pas insister... La vie de famille, même celle des autres, ne me réussit pas trop. Ils m'accompagnèrent jusqu'à la gare. Pendant le trajet je remis la photo extraite du film à Dalbois.

— Rends-moi un dernier service ; essaie de te renseigner sur ce type. Il ne doit pas être facile à

125

quand je reconnus la voix de Claudine Chenet au téléphone. Je m'apprêtais à la joindre sans trop parvenir à me décider. Je préparais une première phrase, en changeais... Son appel mit un terme à mes tergiversations.

— Inspecteur, je tenais à vous remercier, tout simplement. La mère de Bernard m'a contactée, hier soir, pour me raconter son aventure avec vous. Je ne sais pas si cette rencontre a fait avancer votre enquête, je le souhaite, mais le simple fait que vous cherchiez à comprendre pourquoi Bernard a été tué, nous est d'un grand secours.

Je bredouillai lamentablement et lui laissai reprendre l'initiative.

— Vous retournez à Toulouse dès ce soir ? C'est bien exact ?

Je crus discerner un accent de dépit dans son intonation, presque un regret.

— Oui, je prends le train à seize heures. Nous pourrions nous voir, d'ici là ? N'importe comment c'est nécessaire, j'ai encore quelques questions à vous poser. Que faites-vous à midi ?

— Je travaille sur ma thèse.

— Moi qui pensais que les étudiants étaient toujours en vacances !

Ma phrase était partie un peu vite. Elle me répondit, sans colère.

— Dans ce cas ce sont de bien tristes vacances... Je préfère travailler, ça m'occupe l'esprit. D'ailleurs mon sujet est plutôt agréable. Quant à votre proposition, c'est d'accord. Je fais des relevés sur le terrain, entre la Porte d'Italie et la Porte de Gentilly. Il y a un petit restaurant, boulevard Kellerman, juste après l'entrée du stade Charlety. On peut s'y retrouver vers une

127

heure de l'après-midi? Ça s'appelle « Le Stadium ».

J'acceptai le lieu et l'heure du rendez-vous puis raccrochai. Je consacrai quelques minutes de mon temps à ranger mes vêtements dans la valise. Je descendis dans le salon de l'hôtel où deux clients désœuvrés regardaient le journal télévisé de la première chaîne. Yann Marousi annonçait le décès, survenu dans des circonstances tragiques, d'un des pères fondateurs de la vidéo. Il conclut son envolée dithyrambique par l'annonce d'un témoignage.

— ... « ainsi, à l'occasion de la mort de cet illustre précurseur de notre profession, nous avons la joie de vous présenter cette interview réalisée il y a moins d'une semaine... »

Les techniciens du studio durent lui signaler, par gestes, que cette joie cadrait mal avec la nature de l'événement, car Marousi changea d'expression. Il se reprit.

— .. « Voici donc cet entretien que notre rédaction a le triste privilège de dédier à la mémoire de ce pionnier des techniques nouvelles. »

Je refusai d'en supporter davantage. Je réglai la note, classai précautionneusement la fiche justificatrice de dépenses et me dirigeai vers la station de métro la plus proche. Je descendis à « Maison Blanche », ce qui me permettait de rattraper le boulevard Kellerman en contournant la caserne de la Garde Républicaine.

Claudine m'attendait, cachée au fond du troquet. Le comptoir était pris d'assaut par les supporters d'une équipe de rugby qui fêtaient, par avance, la victoire de leurs champions au cours du match de l'après-midi.

J'avais avalé un copieux petit déjeuner, je me contentai donc d'un verre d'eau minérale.

— Alors, cet interrogatoire, Inspecteur? Je suis prêt.

Elle avait dit ça d'une voix emplie d'émotion, un peu comme si cette conversation lui était devenue indispensable. J'en étais resté à notre voyage muet et à mon largage devant une station de taxis. Ça allait trop vite à mon goût, même si ça allait dans le bon sens!

Je me composai à la hâte le visage fermé du professionnel.

— Est-ce que j'ai l'air d'une brute? J'ai simplement quelques précisions à vous demander. Nous n'avons aucun élément nouveau permettant d'expliquer l'exécution de votre fiancé. Rien, sinon l'histoire de son père. Pour être clair, ça ne sert qu'à tout embrouiller...

Elle m'interrompit :

— Mais vous avez une piste, ma belle-mère a parlé d'une photo...

— Oui, j'espère pouvoir mettre la main sur ce C.R.S. Il a certainement flingué Roger Thiraud, en 1961. Je ne me fais pas trop d'illusions; j'ai une chance sur cent de retrouver sa trace. La seule hypothèse digne d'intérêt consiste à admettre que les deux meurtres sont liés. Pourtant ça ne colle pas du tout avec l'épisode de Toulouse. Pourquoi le meurtrier aurait-il pris tant de risques?

Je pris la main de Claudine alors qu'elle la posait sur la table pour saisir sa tasse. Elle ne refusa pas le contact; bien au contraire, elle tourna sa paume vers la mienne et nos doigts se croisèrent. Je me forçai à parler mais ce n'était plus de questions ni de réponses que nous avions

besoin. L'interrogatoire devait laisser la place aux confidences.

— ... Vous avez réfléchi à tous ces aspects depuis votre retour ? Faites un effort... Bernard a-t-il fait allusion aux événements de la guerre d'Algérie, particulièrement au cours des derniers jours ?

— Non. J'ai déjà eu l'occasion de vous le dire. Bernard ne me parlait jamais de ses problèmes. On discutait surtout de nos études, de ce que nous ferions, plus tard. Pour le reste, on s'arrangeait... Ce n'était pas facile... Sa mère, vous l'avez vue, était complètement bloquée. Elle ne mettait pratiquement jamais le nez dehors. Heureusement, il gardait des liens très étroits avec ses grands-parents. C'était réconfortant de passer une journée chez eux. Ils habitent en banlieue, à Drancy, un vieux pavillon... C'est en Seine-Saint-Denis, mais on se croirait à deux cents kilomètres de Paris, la vraie campagne. Ils possèdent un jardin avec des arbres fruitiers. D'après ce que j'ai pu comprendre, la mère de Bernard a été très choquée par la mort de son mari, au point qu'elle se refusait à élever son propre fils. Ce sont les grands-parents qui se sont chargés de lui... Vous devriez les rencontrer, ce sont des gens très accueillants, très chaleureux. Il n'empêche qu'ils ont cru retrouver leur fils, trente ans plus tard : ils ont conçu l'éducation de Bernard de la même façon que s'il s'agissait de leur enfant. A aucun moment ils n'ont tenté de rétablir les liens avec leur belle-fille, de peur d'être séparés de Bernard. Je les comprends... en un sens...

Elle parlait très vite, le front baissé, pour éviter mon regard. Elle tentait de s'expliquer sans rou-

130

promenant. Au milieu de l'échangeur de la Porte de Charenton il y a un fortin d'angle transformé en dépôt de voirie... C'est Thiers qui les a fait édifier, à partir de 1842... Trente kilomètres d'ouvrages de défense. Le plus drôle c'est qu'il a été chargé de les attaquer, au moment de la Commune de Paris, en 1871 !

Nous nous étions approchés du bord des remparts. Nous dominions un vaste espace occupé par un parc de verdure équipé de jeux d'enfants, tourniquets, toboggans... Le jardin butait à droite sur la masse bourdonnante du boulevard périphérique et à gauche sur les cités H.B.M. Plus loin, à l'horizon, une multitude de petites constructions annonçaient les premières lignes de la banlieue : Arcueil, le Kremlin-Bicêtre. A flanc de colline, coincé entre l'autoroute et les grandes cités, le cimetière de Gentilly. Claudine me montra toute cette étendue d'un geste du bras.

— Regardez comme c'est calme. Pourtant après la construction des fortifs, des milliers de personnes se sont installées sur cette zone.

— Ils en avaient le droit ?

— Non. Logiquement c'était interdit, mais quelquefois les lois cèdent le pas aux réalités ; la crise du logement et les prix des loyers, par exemple. Comme les squatters aujourd'hui... Il n'y a pas si longtemps, c'étaient nos grands-parents qui habitaient les bidonvilles ! Ici, c'était un des quartiers les plus sordides, avec les environs de la Porte Saint-Ouen. Le royaume des chiffonniers. Pas d'eau, de gaz ni d'électricité. Toutes les saletés étaient évacuées dans une rivière qui coulait dans le creux, au bas du cimetière. La Bièvre, un véritable égout à ciel ouvert... Mais je vous ennuie ?

132

vrir trop de plaies. Soudain elle fut debout et retrouva son air enjoué.

— Cette fois-ci je tiens à régler les consommations. Je suis en dette envers vous. Ne faites pas l'innocent. Je me rappelle de ce pourboire au chasseur de l'hôtel... Je n'ai pas réussi à vous le rembourser !

Dehors, elle me prit le bras et me guida à travers les cités H.B.M. de la rue Thomire et de l'avenue Caffiéri. Nous avons rejoint la Poterne des Peupliers en silence. Sous le pont de pierre du chemin de fer de ceinture, une meute de chiens s'attaquait, en vagues successives, au contenu d'une benne à ordures placée là par la municipalité pour débarrasser les Parisiens de leurs déchets volumineux. Un berger au poil jaune avait pris l'avantage ; il s'installa en haut du monticule. A notre approche, il montra deux rangées de dents menaçantes qui nous contraignirent à changer de trottoir.

Claudine s'engagea dans la rue Max Jacob qui grimpe en pente douce vers le quartier Italie. On distinguait les tours de verre et d'acier derrière les immeubles en brique rouge. Au milieu d'un coude que faisait la chaussée, elle obliqua sur la droite et poussa un portillon métallique peint en vert. Je découvris un vaste jardin public planté d'arbres dont les différents niveaux étaient reliés par d'imposants escaliers de pierre. Claudine pointa un doigt, désignant les remparts percés de meurtrières.

— Nous sommes sur les vestiges des fortifications de Paris ! Il n'en reste pas grand-chose, tout a été cassé à partir de 1920. Les derniers bastions ont sauté au moment de la construction du périphérique. J'ai trouvé ce morceau intact en me

131

— Vous vous trompez. Je pensais simplement que vous n'aviez aucune chance d'être embauchée par le Syndicat d'Initiative de la Ville de Paris ! Continuez. Quand je vous écoute, j'ai l'impression que vous regrettez cette époque. Moi non ; ce coin devait être un repaire de malfrats, d'assassins. Une cour des miracles...

— Bien entendu, ça existait mais ce n'est qu'une partie de la réalité. On retient plus facilement les images de « Casque d'Or » et les ambiances des bouquins de Le Breton... Le dimanche, les talus des fortifs ressemblaient à la forêt de Senlis, les familles venaient prendre l'air. Il y avait même des étangs, on pêchait...

— Pas mal de cafés aussi !

— Inévitablement ! Enfin, je préfère la nostalgie des guinguettes à celle des camions de frites-saucisses ! Bien sûr, il y avait des bagarres, des règlements de compte, mais les ambiances de bal sont rarement détendues, non ? Les gens venaient pour oublier la fatigue d'une semaine de travail. A l'époque on trimait soixante heures dans des conditions extrêmement pénibles. La légende et la littérature ont gommé cet aspect des choses... on a préféré parler de la jungle des barrières.

— Croyez-moi, les criminels ne devaient pas se gêner pour venir se planquer dans ce maquis de bicoques !

— Peut-être, mais quelques dizaines d'années plus tôt, on mettait tous les crimes sur le compte des habitants des faubourgs. Prenez un journal, ouvrez-le à la page des faits divers, vous vous apercevrez que rien n'a vraiment changé. Les brebis galeuses sont maintenant ceux qui logent dans les grands ensembles, en lointaine banlieue. Les Minguettes, les « 4000 ». Les immigrés ont

133

remplacé les romanichels, les jeunes chômeurs ont pris la place des biffins.

— Vous ne me ferez pas croire que la criminalité était nulle ! Il y a des chiffres...

— Non, elle n'était pas inexistante, elle correspondait, en fait, à celle de Paris et du département de la Seine. Ni plus, ni moins. Certains avaient intérêt à donner une image négative du peuple de la zone. Ils ont utilisé le phénomène de rejet pour les chasser de la périphérie immédiate de la ville. Ça continue avec l'utilisation actuelle du thème de l'insécurité. On tente d'assimiler les couches sociales les plus durement frappées par la crise, à des groupes présentant des dangers pour le reste de la société. Un véritable tour de passe-passe ! Les victimes sont transformées en épouvantails. Et ça marche ! La grand-mère la mieux attentionnée serre son sac à main sur son ventre dès qu'elle croise un garçon aux cheveux un peu trop bouclés ! Rien que cette peur permet de légitimer, par avance, les mesures prises à l'encontre de ces gens.

— Vous oubliez que vous parlez à un flic...

Elle sourit et accentua la pression de son bras sur le mien

— Non, pas une minute. Allez donc consulter les registres de police du temps des fortifications. Le travail de vos ancêtres, en quelque sorte ! Les crimes de sang étaient extrêmement rares. Les délits les plus courants consistaient en des escroqueries minables, des vols d'aliments, des scènes de ménage. Pourtant, la grande majorité des rubriques de faits divers ruissellent de sang. Un bon filon pour vendre du papier ! On peut passer au kiosque et acheter certains journaux, on ferait la même constatation : assassins, sadiques, vio-

donné comme représentatif de sa classe, de son environnement. Il devient un pur produit de son milieu et non celui d'un système qui le voue à la misère et au vol.

— Si on suivait votre raisonnement, tous les chômeurs devraient devenir des truands ! Heureusement, ce n'est pas la règle.

Elle aspira une large bouffée d'air. Sa poitrine se gonfla, soulevant le corsage d'été. Mes yeux saisirent l'éclat noir et dentelé d'un soutien-gorge. Mon cœur abandonna son rythme de croisière et se lança à l'assaut des records.

— Vous refusez de m'écouter. Je suis disposée à admettre qu'il existe une certaine égalité entre un P.-D.G. et un pauvre type ; ils ont autant de chances l'un et l'autre de devenir maniaques sexuels ! Vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'un chômeur a plus d'occasions d'être tenté par un vol à l'étalage, pour de simples raisons de survie.

Claudine se passionnait. L'emportement colorait ses joues du même rouge que son sein furtif avait incendié les miennes. Je capitulai.

— Nous n'arriverons pas à nous mettre d'accord... Nous avons déjà un terrain d'entente, il ne faut pas l'oublier : je ferais tout mon possible pour arrêter l'assassin de Bernard. Qu'il soit faible ou puissant, clochard ou milliardaire. Tant que j'y pense, M<sup>me</sup> Thiraud a évoqué devant moi l'existence d'une plaquette, une sorte de monographie de la ville de Drancy que son mari rédigeait durant ses loisirs. Vous êtes au courant ?

Claudine acquiesça.

— Oui, elle est à la maison. Bernard voulait la terminer, en souvenir de son père. Je peux vous l'envoyer à Toulouse dès demain, si vous pensez que cela présente un intérêt pour votre enquête.

leurs, tous les sales rôles sont tenus par des ouvriers, des miséreux. Jamais de notables... Quand on parle de médecins, d'avocats, de chefs d'entreprises, c'est en rubrique « Société ». On fait preuve de pudeur, alors que les sommes en jeu dans les affaires de fraude, de fausses factures, de détournements de fonds sont dix fois supérieures au total de tous les hold-up de France et de Navarre.

— En conclusion, vous estimez que nous ne courons pas après les bons lièvres ?

— Vous courez uniquement après les plus petits et vous laissez les gros se repaître tranquillement...

— Vous me connaissez mal, mes enquêtes précédentes prouvent le contraire...

J'avais envie d'en dire davantage, ne pas passer à ses yeux pour ce salaud de flic de service, sans pour autant avoir l'air de me justifier. J'essayai une phrase dans ma tête mais la dialectique décida de me laisser en plan. Je me réfugiai dans le silence. Claudine remarqua mon flottement ; elle en profita pour enfoncer un nouveau coin.

— Le système se protège efficacement... La police constitue l'un des éléments majeurs du dispositif. De temps en temps, il faut bien trouver une victime expiatoire pour montrer que les couches supérieures peuvent être contaminées. Et prouver que leur force réside dans le fait qu'elles rejettent les mauvais sujets hors de leur sein, sans ménagements. Landru, Petiot... On les charge un maximum et on se sert de ces véritables monstres pour établir le côté aberrant de leur conduite : de toute évidence, elle n'est pas dans l'ordre des choses. Le chômeur qui dévalise une épicerie s'inscrit, lui, dans la vie de tous les jours. Il est

— Je préfère régler ce détail le plus rapidement possible. J'aurais le temps de passer chez vous avant de rejoindre la gare. Je demanderai au taxi de faire un détour...

Elle inscrivit son adresse sur une page de calepin qu'elle déchira avant de me la remettre.

Sept heures après la fin de cette discussion, je débarquai à la gare centrale de Toulouse. Le brigadier Lardenne m'attendait sur le quai d'arrivée du Corail, bien qu'il ait terminé son service depuis la fin de l'après-midi. Il me déposa devant mon domicile et profita du trajet pour m'informer de ses progrès dans le maniement des jeux électroniques. Il avait même réussi à battre son fils à la « Bataille des Malouines ». Quatre Exocets à deux ! Un score sans appel... A l'entendre, il ne s'était rien passé de plus important pendant mon absence.

## CHAPITRE VII

— Alors Bourrassol, ces convocations bidon, vous êtes sur une piste ?

Le brigadier-chef était assis dans mon bureau. Visiblement, il n'en menait pas large.

Il commença par bafouiller.

— Non, enfin peut-être... Les services de Prodis, au Capitole, ont l'air d'avoir du nouveau.

Ce seul nom me fit sursauter.

— Que ce soit bien clair, Bourrassol : je ne veux rien devoir à Prodis. Vous savez bien qu'avec des types de ce genre il faut rendre au centuple ! Ils se prennent pour Dieu le Père. C'est vous qui êtes chargé de débusquer ces plaisantins. Personne d'autre. Nous étions les seuls visés dans cette affaire, pas la Mairie. Pour moi il s'agit d'un problème intérieur. Et qu'est-ce qu'ils racontent ?

Bourrassol s'éclaircit la voix avant de répondre.

— Au cours des cantonales, en 81, une affiche du « Meilleur », enfin une falsification, avait été placardée dans toute la ville. Elle représentait le candidat officiel, pratiquement nu sur une plage, dans les bras d'une jeune femme. Trois mois plus tôt, il avait eu un pépin en voiture ; il orientait une partie de sa campagne sur le thème de l'insécu-

139

rité... Des réunions en béquille, vous voyez le tableau ! Le titre du faux jouait là-dessus : « Son accident de voiture ? La vengeance d'un mari jaloux ! » Il a déposé une plainte contre X, sans résultat, comme d'habitude. La semaine dernière, au cours de travaux d'agrandissement des locaux de l'imprimerie municipale, les ouvriers d'une entreprise de maçonnerie sont tombés sur les plaques offset qui ont servi à l'impression des affichettes. On a interrogé les employés du service. L'un d'eux a avoué qu'il participait aux activités d'un groupe situationniste installé à Toulouse depuis 1976.

— Il a parlé des convocations pour le fichier anti-terroriste ?

— Non, il a reconnu l'ensemble des opérations menées de 77 jusqu'en 82. Selon lui, le collectif a ensuite éclaté, à la suite de divergences idéologiques. Il est possible que certains membres du groupe aient continué leur travail de sape en solitaire, mais dans des conditions plus difficiles puisqu'ils ne disposaient plus de la logistique. Le nerf de la guerre, c'était l'impression des tracts, des affiches et la reproduction de papiers officiels. Sans l'appui du type de l'imprimerie municipale, ils ont dû se rabattre sur un imprimeur classique...

— Dans ce cas, ça ne sera pas trop compliqué de les coincer. On a pu identifier les autres membres du réseau ?

Bourrassol déposa le papier qu'il triturait depuis le début de l'entretien sur le coin du bureau. Je pris la feuille dactylographiée et lus les noms à voix haute.

— Jacques Maunoury, Claude Anchel, Jean-Pierre Bourrassol...

140

Je butai sur ce dernier nom et interrogeai le brigadier.

— C'est un parent à vous ?

Il baissa la tête comme un gamin pris en faute et prononça faiblement.

— Oui, inspecteur, c'est mon fils. J'ai préparé ma lettre de démission. Je ne comprends pas du tout ce qui lui a pris.

Il se renversa sur son fauteuil, éclata en sanglots. Je ne savais comment réagir face à cette situation totalement inédite pour moi. Je m'approchai de Bourrassol et lui tapotai l'épaule comme je l'avais vu faire au cinéma.

— Nous n'en sommes pas là, Brigadier. Ce que vous venez de faire est très courageux. J'apprécie votre geste à sa juste valeur. Il ne doit pas y avoir beaucoup de policiers de votre trempe qui soient prêts à sacrifier leur famille à leur idéal de justice et de vérité. Vous n'avez pas hésité à dénoncer votre propre fils ! Que peut-on exiger de plus d'un fonctionnaire de police ? Ce serait de la dernière injustice de vous conduire à la démission pour une faute que vous n'avez pas commise. Si on regarde les choses bien en face, ils n'ont pas fait grand mal. Je vais essayer d'arranger ça.

Bourrassol avait cessé de pleurer ; il renifla très fort avant de passer la manche de son uniforme sous son nez.

— Vous avez parlé de tout ça avec votre fils ? Il lui était relativement facile de se procurer les feuillets à en-tête du commissariat ainsi que les tampons. Personne n'aurait soupçonné le fils d'un collègue...

Il me répondit, la voix cassée.

— Bien sûr, j'y ai également pensé, mais c'est impossible, mon fils se balade aux Antilles depuis

141

quatre mois. Il fait son service dans la Marine Nationale. Pour le reste, je ne dis pas... mais pour cette histoire, il a une excuse solide.

La sonnerie du téléphone interrompit la suite des tristes aventures de la famille Bourrassol. On m'avertissait qu'un hold-up était en cours dans une bijouterie de l'Allée Jean-Jaurès. Le commerçant avait réussi à actionner le signal d'alarme sans éveiller l'attention du braqueur. Il fallait opérer rapidement pour bénéficier du flagrant délit. Je vérifiai le fonctionnement de mon pistolet « Heckler », un modèle P.S.9 puis débloquai la sûreté placée sous la culasse. Lardenne m'attendait dans la cour, le moteur en marche. Je pris place à côté de lui. Il se tenait au courant des développements par la fréquence. Il mit la gomme sans que j'aie besoin de souligner l'urgence qui s'attachait à la situation.

Une voiture de ronde était en planque derrière l'église Notre-Dame des Grâces. Je leur transmis la consigne de ne pas bouger, de ne réagir qu'aux ordres donnés par Lardenne, à la radio. A partir de leur position ils couvraient la façade de la bijouterie ainsi que les deux rues situées de chaque côté du commerce. Je descendis dans l'une de ces rues en contournant le quartier. Je fis stopper la voiture juste avant l'angle de l'allée Jean-Jaurès. Je quittai Lardenne et je me dirigeai vers la boutique en affectant l'air dégagé d'un promeneur. J'avais du mal à composer le rôle ; c'est dans des moments pareils qu'on regrette que la formation de flic ne prévoise pas un ou deux stages d'expression corporelle... Je lançai de brefs coups d'œil aux alentours. Apparemment personne ne faisait le guet sur le trottoir. A moins qu'un complice ne se soit embusqué dans une

142

vaut son pesant d'années de tôle. Si je leur raconte que tu t'es laissé faire sans opposer de résistance, tu gagnes trois ou quatre ans... Tu es fait. Limite les dégâts, ça vaut mieux pour tout le monde.

Mon discours ne semblait avoir aucun effet sur lui, ou bien j'avais mis à côté de la plaque. Je me décidai à brusquer les choses.

— ... Tu as le marché en mains. Je te donne trente secondes pour donner ta réponse et dire si ma proposition te va. Fais vite, trente secondes c'est vite passé.

Mes yeux ne quittaient pas son flingue. Je compris que j'avais gagné la partie quand sa main se détendit et s'ouvrit. L'arme tomba sur le sol en faisant un bruit creux semblable à celui d'un jouet. Le bijoutier se précipita aux pieds de son agresseur et ramassa le revolver. Il le brandit en l'air en riant nerveusement.

— C'est du plastique ! Je ne l'aurais jamais cru... On peut dire que c'est drôlement impressionnant, ça fait le même effet qu'un vrai.

Le braqueur profita de ces quelques secondes de flottement pour porter les mains à sa bouche. Il déglutit péniblement, à plusieurs reprises avant de se jeter à terre où il se mit à se tordre, en proie à de très violentes crampes. Je m'agenouillai pour l'observer de plus près.

— Il vient de s'empoisonner. Appelez vite le SAMU. Il va crever !

Le bijoutier se mit à pâlir.

— Mais non, inspecteur, ce salaud vient d'avaler mes diamants et mes perles. Il en a bouffé pour plus de trente millions. C'est un dingue !

Lardenne entra dans la boutique suivi d'une horde de policiers en uniformes, les calibres à l'air. Je l'arrêtai au passage.

144

encoignure de porte. Dans ce cas, je faisais une cible parfaite.

Parvenu à la hauteur de la bijouterie je me jetai contre la porte vitrée. Je fis irruption dans la boutique en hurlant comme un frappé, le flingue braqué.

— Police ! Lâchez vos armes.

Le bandit, un petit mec fébrile, habillé comme un employé de banque — Woolmark et chaussures italiennes — opéra un demi-tour sur ses talons et dirigea un fort calibre sur ma poitrine. Il avait au moins aussi peur que moi.

— Ne joue pas avec ça... Je t'aurais mis trois balles dans la tête avant même que tu parviennes à armer ton flingue.

Mon pouce se déplaça imperceptiblement sur le flanc du pistolet ; il appuya doucement sur le minuscule levier situé à gauche, derrière le pontet. La moindre pression sur la détente, une infime crispation de mon index serait maintenant suffisante pour déclencher le tir.

— Ecoute-moi bien. Dans un cas comme celui-là, ma parole vaut de l'or. Bien plus que ce que tu peux rafler ici. Tu n'as aucune chance de t'en sortir. Tu as perdu. Il y a deux bagnoles bourrées de flics sur l'avenue. Dans cinq minutes toute la flicaille de Toulouse va rappliquer comme à un congrès. Sans compter la télé et Sud-Radio...

Il ne bougeait pas et maintenait le bras tendu, la main tétanisée sur la crosse de son revolver.

Je continuai à parler.

— ... Sois raisonnable. Pour le moment tu risques une condamnation pour tentative de vol à main armée. C'est du sérieux mais ça peut s'arranger si tu ne tires pas. Je serai appelé à témoigner au Tribunal. La déposition d'un flic de terrain

143

— Il faut le transporter à l'hôpital en urgence. Débrouille-toi.

— Il est blessé ? On n'a pas entendu de coups de feu !

— Ce n'est pas ça, ce connard a bouffé le fonds de commerce. Il a le tube digestif le plus cher du monde...

L'ambulance nous conduisit à l'Hôpital militaire, près du pont Saint-Pierre. Le croqueur de diamants passa directement entre les mains de l'entérologue. Le toubib nous reçut après son examen.

— Il n'y a rien à faire pour l'instant. Je dois vous confier que c'est la première fois que je traite un patient pour une indigestion de pierres précieuses. En temps ordinaire on trouve des objets de moindre valeur. Des clous, des morceaux de verre, des dents de fourchette. C'est absolument incroyable ce que les gens arrivent à avaler. Et je ne m'occupe que de ce qui passe par la bouche ! Les collègues qui travaillent sur les autres orifices naturels pourraient vous en raconter... Les hommes comme les femmes ! J'ai déjà pensé qu'on devrait rassembler tous les corps étrangers extraits depuis dix ans rien qu'à Toulouse, et monter une sorte de musée pervers... Vos diamants se tailleraient un joli succès.

— Désolé, mais nous devons les récupérer, ce sont des pièces à conviction. Ce sera long ?

Le professeur tordit la bouche pour bien signifier qu'il réfléchissait.

— Elles sont de petit calibre. Pour le moment elles cheminent en direction de l'estomac. Nous allons suivre leur progression à la radio ou avec l'échographe, pour lui épargner de trop fortes doses de rayons X.

145

Le bijoutier intervint à ce moment précis.  
— J'espère que mes pierres ne risquent pas d'être abîmées par les rayons ou les sucs gastriques ?

Le professeur lui adressa une moue méprisante et choisit de l'ignorer.

— Au cours des prochaines heures elles traverseront la seconde partie de l'appareil digestif et aborderont la phase du transit intestinal. C'est une étape délicate qui n'est pas exempte de risques. On ne peut écarter l'éventualité d'une occlusion intestinale et le recours à l'opération. C'est une intervention périlleuse, je ne vous le cache pas.

— Et si cela se déroule normalement ?

— C'est ce que je souhaite. Dans ce cas, vous devriez revoir les pierres dans trois jours au maximum. Je vous le promettrai même pour demain, si j'étais sûr que notre malade accepte de collaborer avec nous...

— C'est-à-dire ?

— Nous avons encore une possibilité : lui administrer un laxatif puissant qui stimule très efficacement l'action intestinale. Bien entendu, nous ne pouvons ingurgiter de tels traitements sans l'accord du patient. Amnesty International ne nous le pardonnerait pas...

La redoutable éventualité d'une intervention chirurgicale décida le braqueur à accepter l'ingestion des substances destinées à accélérer ses fonctions organiques. Je pris la précaution de placer un gardien en faction dans la chambre du coffre-fort ambulant et lui intimai l'ordre de vérifier le contenu des déjections du prisonnier.

Le commerçant accepta avec reconnaissance la proposition que je lui fis de tenir compagnie au policier et de le seconder dans sa tâche.

hâte. L'Inspecteur des Renseignements Généraux ne s'embarrassait pas de formules inutiles.

« Cher Cadin,

*Ton C.R.S. se nomme Pierre Cazes et appartenait, en fait, aux Brigades Spéciales chargées de liquider les responsables de l'OAS et du FLN durant les dernières années de la guerre. A tout hasard, je te signale que l'ensemble des faits relatifs à la guerre d'Algérie ont été couverts pas un décret de juillet 62 qui stipule, entre autres choses, que nul ne pourra faire l'objet de mesures de police ou de justice, de discriminations quelconques en raison d'actes commis à l'occasion des événements survenus en Algérie et en métropole avant la proclamation du cessez-le-feu.*

*Pierre Cazes est aujourd'hui à la retraite. Il habitait, il y a encore quelques mois, dans ta région, à Grisolles, un village situé entre Grenade et Verdun sur la départementale 17.*

*Fais gaffe, ce n'est plus sur des œufs que tu marches, mais sur une poudrière. Sois gentil, détruis ce papier dès que tu l'auras lu, j'ai fait de même avec la photo que tu m'avais confiée.*

*Amitiés  
Dalbois.*

Je sortis un briquet de mon tiroir et brûlai la lettre dans le cendrier ainsi que l'enveloppe. Je confiai le reste du courrier à la secrétaire pour qu'elle procède à la distribution. Je me mis à la recherche de Lardenne.

Je le retrouvai, avachi sur le siège avant de la voiture de service. Il semblait être atteint d'une maladie nerveuse. Ses bras remuaient par sacca-

Les pierres et les perles furent restituées dès le lendemain, grâce à une préparation purgative à base de magnésie calcinée dont l'entérologue avait méticuleusement affiné la formule (CaO, MgO, 2CO<sup>2</sup>) afin d'éliminer tout risque d'effets secondaires.

\*

Un télégramme envoyé depuis Paris m'attendait à mon retour au bureau. Dalbois venait de retrouver la trace de l'exécuteur de Roger Thiraud. Il m'avertissait de l'arrivée d'une lettre détaillée pour le soir même.

Je tentai de m'intéresser à une pile de dossiers en suspens, sans beaucoup de conviction. Des séries de vols dans des pavillons, deux ou trois conduites en état d'ivresse, un refus d'obtempérer. Je tuai le temps en vérifiant les états de service du personnel du commissariat et le tableau d'avancement. Je constatai que Bourrassol pouvait prétendre à l'échelon quatre de son grade, à moins que le commissaire Matabiau ne lui tienne rigueur des frasques de sa descendance et ne le confine deux années supplémentaires à l'échelon trois.

Je sursautais à chaque sonnerie du téléphone, à chaque coup frappé à ma porte. Le facteur passait régulièrement à cinq heures pour sa tournée vespérale, mais j'aurais souhaité qu'il déroge à la tradition. Je me précipitai dans l'escalier dès que je l'aperçus qui franchissait le portail. Je récupérai l'ensemble du courrier que j'étais sur le plateau de mon bureau. La missive de Dalbois était bien là. Je l'ouvris en déchirant l'enveloppe dans ma

des tandis qu'il piquait de la tête. De temps à autre, il se relevait pour plonger à nouveau vers le volant. J'eus l'explication de ce comportement parkinsonien en m'approchant de la portière. Le brigadier Lardenne avait définitivement abandonné les joies mathématiques du Rubik-Cub ; il s'adonnait maintenant aux délices vidéo-névrotiques du Bansaï : il tenait entre ses mains une plaquette électronique de la taille d'une caleulette et tentait de faire franchir un parcours semé d'embûches à un petit personnage animé.

— Faites voir ça, Lardenne ! Mettez le cap sur Grisolles. C'est un bled qui se trouve sur la 17, avant Montauban.

Je le laissai jouer avec les bandes blanches, les stops, les priorités et tous les petits bonshommes qui circulaient en cette fin d'après-midi entre Toulouse et Montauban.

Je dirigeai la fuite du petit ramoneur, le pouce droit pour aller en avant, le pouce gauche pour reculer, et tentai de l'amener jusqu'à l'hélicoptère qui l'attendait en haut du building. Il devait grimper un nombre impressionnant de marches, passer une infinité de portes qui choisissaient de se fermer à son approche, le contraignant à des détours haletants. La concierge s'y mettait également et le poursuivait en le bombardant d'ustensiles de cuisine. Il lui fallait, en plus, se méfier des agissements d'un gigantesque rat qui ne trouvait rien de plus excitant à faire, que de manger des étages entiers !

En passant à travers le village de Verdun, je parvins à placer mon ramoneur sur la plate-forme, mais au dernier moment, l'hélicoptère déséquilibré par une fausse manœuvre de mon pouce droit s'écrasa contre les fenêtres du cent treizième

étage, tandis que la concierge hilare en profitait pour planter un effroyable couteau de boucher dans le dos du ramoneur. Le rat se précipita pour engloutir le cadavre. Une petite musique aigrette égrenait les premières notes de la Marche Funèbre.

— Vous avez réussi un total de combien, Inspecteur ?

Je pressai le bouton pour l'affichage du score.

— Neuf cent trente-neuf marches !

— Mon record personnel est de mille cinq cent quinze. C'est pas du gâteau... Je vais me payer le Yakoon un de ces jours. Il paraît que c'est dix fois plus passionnant. Le personnage doit affronter un ennemi dont il ignore l'apparence et qui lui envoie ses créatures. Vous ne savez jamais si celui qui est en face de vous est un ami ou un ennemi. Si vous éliminez vos aides vous êtes d'autant moins protégé. Il faut venir à bout de douze épreuves pour accéder au combat suprême avec le Yakoon. En plus, le boîtier modifie les cas de figures après chaque partie. Ça se multiplie à l'infini. Il faut un minimum de deux mois pour maîtriser le premier niveau. C'est un jeu fantastique !

— Vous avez repéré le panneau, Lardenne ?

— Quel panneau Inspecteur ?

— La route de Grissoles ! Vous venez de la dépasser. Et là, vous ne disposez pas de douze possibilités de rattrapage. Il n'y en a qu'une : faire demi-tour !

\*

Pierre Cazes habitait une petite maison de pays entourée d'un beau jardin entretenu avec beaucoup de soin. Je m'approchai de la barrière et

aucun caractère officiel. J'admettrais sans peine que vous refusiez de me répondre...

Il me fit signe de continuer.

— ... Au cours de ce mois un jeune garçon a été tué à Toulouse... Bernard Thiraud...

J'observai son visage mais ses traits ne furent marqués d'aucune émotion particulière à l'énoncé du nom.

— ... Il a été assassiné en pleine rue, sans mobile apparent. Nous avons tout vérifié, pas d'histoires d'argent ni de mœurs, rien. Le mystère complet. Puis, en interrogeant la famille je me suis aperçu que le père de ce jeune gars était décédé dans des circonstances tragiques et similaires il y a vingt ans. Exécuté dans la rue d'une balle dans la tête. A l'époque on n'a mené aucune enquête sur ce meurtre. Par le plus grand des hasards, une équipe de la télévision belge venue filmer le tour de chant de Jacques Brel à l'Olympia, a fixé les derniers moments de vie de Roger Thiraud, le père de Bernard. Cela se passait à Paris, en octobre 1961. Tout porte à croire que c'est vous qui teniez le pistolet...

Pierre Cazes planta ses mains dans les poches de son bleu et serra les poings. Ses épaules fléchirent. Il ferma les yeux et aspira longuement, les lèvres entrouvertes, puis il se courba. Il s'assit difficilement sur l'une des grosses pierres qui délimitaient le cheminement.

— Comment avez-vous su ? Toutes les archives sont « top secret »...

— Le hasard, je vous dit.

— Allons, asseyez-vous, Inspecteur. Vous remuez des souvenirs très douloureux. Je ne m'attendais pas à un coup pareil. Ah, on a beau prendre toutes les précautions, si c'est écrit, il n'y

agitai une clochette clouée au montant. Un homme d'une soixantaine d'années au visage marqué apparut à la fenêtre du rez-de-chaussée.

— Oui, que voulez-vous ?

— Je suis l'inspecteur Cadin, de Toulouse. Voici le brigadier Lardenne, mon adjoint. Je désire vous parler, en privé.

Il se montra sur le perron et actionna un mécanisme électrique commandant l'ouverture de la porte. Je remontai l'allée, Lardenne sur mes pas. Il nous accueillit à l'entrée.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une visite de la police ? Pas de mauvaises nouvelles, j'espère. Ma femme est sortie faire les courses au bourg, mais je peux tout de même vous offrir l'apéritif.

Nous étions dans une vaste pièce organisée autour d'une cheminée en pierre, meublée avec un goût très sûr. Tout en parlant il posa plusieurs bouteilles sur la table, puis deux verres et un assortiment de gâteaux salés.

— Il n'y a que deux verres parce que je n'ai pas le droit de boire. Je me rattrape avec les médicaments...

Il nous servit, Ricard pour moi, floc de gasconne pour Lardenne qui aime bien les sucreries.

— Alors, inspecteur, vous enquêtez sur mon compte ? Ou sur celui de ma femme...

— Non, pas exactement. Ça ne vous embêterait pas de faire quelques pas dans le jardin ? J'ai envie de marcher.

Pierre Cazes manifesta une certaine surprise mais il accepta ma proposition. Je me décidai à aller droit au but.

— Voilà. En premier lieu, ma démarche n'a

a rien à faire. Que voulez-vous que je vous dise ? C'est sûrement moi !

— Pourquoi avez-vous tué Roger Thiraud ?

Pendant une fraction de seconde ses yeux se perdirent dans le vague.

— Je n'en sais fichtre rien. J'avais des ordres. Je me devais d'y obéir.

— Ça venait des Brigades Spéciales ?

— Pourquoi me le demandez-vous si vous connaissez la réponse ? Oui, de la direction des Brigades Spéciales... On était chargé de nettoyer les dirigeants les plus remuants de l'OAS et du FLN. La Préfecture nous fournissait les laissez-passer et les armes, des séries non identifiables. En cas de pépin nous possédions le numéro direct du Directeur de la Sûreté. Je l'ai encore en mémoire mais il ne sert plus à rien. MOGador 68.33. On apprenait tout par cœur, pas de traces. Ce n'était pas très drôle, on vivait en clandestins. En face, ils ne se laissaient pas faire sans réagir Œil pour œil. Ça ne ressemblait pas du tout au boulot que vous faites, Inspecteur. On était autonome avec nos propres méthodes de renseignement et d'action.

— Même pour l'affaire de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ?

— Non, à intervalles réguliers, on était choisi par le Centre pour abattre un pion gênant. Je préférerais de loin le reste du boulot, la neutralisation de l'adversaire. Mais liquider un bonhomme, ça ne m'a jamais procuré de satisfaction. Je ne dis pas pour d'autres... Vous savez, j'ai participé à la Résistance et à la Libération dans l'Est. J'ai porté le fusil jusqu'en Indochine. J'ai été habitué à regarder le danger droit dans les yeux : ce n'est pas particulièrement agréable de loger un char-

geur dans le ventre d'un Allemand ou d'un Viet, même s'il s'apprêtait à vous faire subir le même sort. Mais foutre une balle dans la tête d'un jeune Français dont vous ignorez tout. Lui désarmé, dans le dos. Il fallait le faire. Je me rassure en me disant que mon geste a peut-être permis d'éviter un attentat ou d'écourter la guerre d'une heure, d'un jour...

— Comment ça s'est passé exactement pour Roger Thiraud ? Qui vous l'a désigné ?

— Comme d'habitude. Un agent de liaison déposait un pli dans une boîte aux lettres relais que je visitais deux fois par semaine. C'est là que je trouvais les instructions, la marche à suivre. Pour Thiraud, si c'est comme ça qu'il s'appelait, on m'a fourni une photo de l'objectif et des renseignements sur ses déplacements, ses habitudes. J'ai choisi d'opérer pendant la manifestation. Il habitait près d'un des lieux de rassemblement ; logiquement il devait rentrer avant le début du défilé. J'avais prévu de lui téléphoner sous un prétexte quelconque pour le faire descendre. Mais je n'ai pas eu besoin de mettre ce plan à exécution. Il n'est pas rentré directement, il s'est payé une séance de cinéma, en face du Rex. J'ai été à deux doigts de faire le boulot dans la salle. A la réflexion, j'aurais dû, ça m'aurait évité d'être filmé par une équipe de la télé belge.

— Vous ne vous êtes pas posé la question de savoir pourquoi cet homme allait mourir de votre main ?

— Parce que vous pensez que l'OAS avait des problèmes de conscience quand elle a fait sauter la gueule d'une douzaine de mes meilleurs copains en truffant leur salle de réunion avec trente kilos de plastique ? On les a ramassés en morceaux dont le

154

déterminer dans un temps record et avoir le plus de chances possibles d'échapper au système de détection de l'adversaire. Veillut avait au moins trois adjoints mais il pouvait agir seul en cas d'urgence.

— Que fait-il aujourd'hui ?

— Bientôt comme moi. Il n'est pas loin de la retraite. A la dissolution des Brigades Spéciales, il a obtenu un poste à la Direction des Affaires Criminelles de la Préfecture de Paris. Le gouvernement sait récompenser ses meilleurs serveurs.

Soudain, il se pencha vers le sol et m'invita à l'imiter.

— Venez voir, Inspecteur, une fourmière. J'ai beau la détruire deux ou trois fois par an, elle se reforme un peu plus loin. Vous avez déjà observé l'intérieur ?

— Sûrement, quand j'étais plus jeune...

— C'est surprenant, elles construisent des galeries, des rampes d'accès. J'ai lu qu'il y a plus de deux mille espèces d'insectes classées « fourmis ». Des fourmis rouges, noires, des fourmis à miel, des fourmis chasseresses, des fourmis amazones. En les regardant de près, on ne peut manquer d'en repérer une espèce qui correspond exactement à votre propre caractère. Il y a peu de temps, j'ai découvert quelle fourmi j'étais...

Il prit une brindille et la pointa sur le bord d'un petit entonnoir large comme une pièce de cinq francs et à peine plus profond, creusé dans le sable.

— ... le fourmi-lion. Un solitaire ! Il creuse son trou, s'installe au fond, en embuscade. Ensuite il attend patiemment que des bestioles semblables à lui tombent à sa portée...

La brindille fouetta le sol, rageusement. Une

156

plus gros tenait dans ma main, justement... Ou lorsqu'ils ont balancé une grenade dans une cour d'école ? J'ai vu des visages d'enfants ravagés par les bombes... Vous avez déjà entendu les cris de mômes de cinq ans rendus aveugles, dans le seul but d'instaurer la terreur ? En ce temps-là j'évitais de me poser la moindre question pour ne pas devenir dix fois plus enragé.

— Qui vous transmettait ces enveloppes ? Vous pouvez me le dire, vingt ans se sont écoulés, ça fait partie de l'histoire...

— Ce n'est pas certain. Tout le monde sait que les Brigades Spéciales étaient chapeautées par André Veillut et qu'elles étaient rattachées à la police officielle, sans apparaître toutefois sur l'organigramme des services. La meilleure preuve, c'est que mes années de clandestin sont comptabilisées dans mes points de retraite. Je peux même vous confier qu'elles comptent double. Mais il y avait aussi d'autres groupes, comme le SAC, qui agissaient en dehors de toute hiérarchie. Des commandos parallèles. On se marchait sur les pieds, tout en étant du même bord. Ne pensez pas que le temps a effacé les haines et les ressentiments. Ça ne me surprendrait pas outre mesure que les nostalgiques de l'OAS cherchent à venger une humiliation. Le FLN, moins. Ce sont eux qui ont gagné et les vainqueurs sont toujours plus généreux que les vaincus.

— Votre chef, ce Veillut, était probablement à l'origine de la décision visant à liquider Roger Thiraud ?

— Il était nécessairement au courant. Notre organisme de commandement reproduisait fidèlement notre type d'organisation en commando. Il se devait d'être le plus resserré possible pour se

155

avalanche de sable recouvrit le fourmi-lion. Je me relevai. Pierre Cazes me regardait d'un air narquois, immobile et silencieux. Je rompis le silence.

— Je vous remercie d'avoir accepté de me parler, Monsieur Cazes.

Le brigadier Lardenne me rejoignit, l'haleine embaumant le pastis. Il avait deux apéritifs dans le nez ! Il effectua un demi-tour nerveux et s'engagea sur la route de Toulouse.

J'eus le temps de voir l'intérieur du garage où trônait une grosse Mercedes vert métallisé, une 250 SE des années soixante, avec sa calandre chromée. Le rêve !

Je me tournai vers Lardenne.

— Quelle bagnole ! Il y en a qui ont de la chance...

— Faut pas croire, inspecteur. Sa femme est arrivée quand vous discutiez dans le jardin. Elle croyait qu'on était envoyé par l'hosto. Le petit vieux n'en a plus pour longtemps ; vous avez vu sa tête ? Les toubibs lui donnent trois ou quatre mois... Encore un qui ne profitera pas de sa retraite.

— On ne croirait pas, il garde le moral pour quelqu'un qui se sait condamné !

— Il ignore la gravité de sa maladie, ils lui font croire à un ulcère carabiné.

Avant le virage, je me retournai sur mon siège. J'aperçus une vieille femme vêtue de gris qui se tenait à la porte du jardin. J'eus l'impression qu'elle notait le numéro de notre voiture. Lardenne braqua. Elle disparut du champ de la lunette arrière.

\*

157

Le mur situé face au commissariat résonnait depuis toujours des événements qui secouaient le monde. Lors de fréquentes périodes vouées à la réflexion, mon regard errait des minutes entières sur les pierres où je relisais de multiples fois les lettres blanches d'un « LIBÉREZ HENRI MARTIN », ou les traces à demi effacées d'un slogan « ... AU RÉFÉRENDUM » sans être capable de trancher. Cette barre était-elle le 1 final du OUI ou la jambe ultime du N de NON ? Quant à cet Henri Martin, je ne savais lequel choisir dans la cohorte des Martin homonymes du dictionnaire :

— Était-ce « Henri Martin 1830-1883 né à Saint-Quentin », historien français (Histoire de France 1833-1836) Membre du Collège de France. Ou « Henri Martin 1872-1934 né à Dunkerque », poète symboliste français « Le lys et le papillon » (1902) Prix de l'Académie Française en 1927 pour son recueil « Légumes et crustacés ».

— Ou encore « Henri Martin 1912-1967 né à Saint-Denis », architecte français. Rénovation de Paris. Projet du boulevard périphérique (Percée Martin).

J'hésitai jusqu'au jour où Bourrassol, qui élargissait ses connaissances du milieu marin depuis que son fils naviguait à bord de l'escadre française, m'apprit que le Martin dont le mur retenait le nom avait connu l'humidité des cales et la rigueur des chaînes, pour s'être refusé d'envoyer les quelques centaines d'obus dont il avait la charge, sur les quartiers populeux d'Haiphong, au début des années cinquante.

Mais le mur ne vivait pas qu'au passé.

A la fin du mois de juin, une équipe de propagandistes de confession chiite avait tracé, en

158

— Enfin, cette grève n'a duré qu'une semaine et tout est rapidement rentré dans l'ordre. Quelques bagarres entre les grévistes et les familles en deuil. Sinon le train-train habituel. Les dépôts de plainte en tous genres, je ne vous fais pas de dessin. Personnellement j'ai consacré l'essentiel de mon temps à la plus grosse affaire du mois. Le meurtre de Bernard Thiraud. Il y a un dossier complet sur mes contacts, aussi bien à Paris qu'à Toulouse...

— C'est tout ?

Il prononça sa question d'un ton excédé en agitant les bras.

— Oui, je ne vois rien d'autre d'important. Je ne vous parle pas du hold-up de l'allée Jean Jaurès, il y a des placards entiers dans les journaux...

J'avais fait cette allusion à bon escient ; les journalistes insistaient tous sur mon courage face à un gangster armé ; ils passaient sous silence la nature du pistolet qui m'était opposé. La simple évocation de mon récent exploit eut pour effet de radoucir l'attitude du commissaire.

— Oui, Cadin, j'ai lu tous ces papiers. Je vous félicite pour le sang-froid dont vous avez su faire preuve dans ces circonstances. Ce qui me préoccupe vraiment, c'est cette affaire de « situationnistes ». A peine rentré de vacances, je suis assiégré de coups de fil du Maire, de l'adjoint à l'Information, Pradis. Méfiez-vous de cette pieuvre... Je n'ai rien compris à leurs divagations sinon que le brigadier Bourrassol serait impliqué dans l'histoire. Je n'ai jamais rien entendu de plus grotesque ! Vous imaginez Bourrassol déguisé en situationniste ? Vous êtes au courant de cette légende ? Vous pouvez me dire d'où ça vient ?

160

lettres blanches, une imposante inscription « SOLIDARITÉ AVEC L'IRAN ».

D'autres peintres, en désaccord probable avec les thèmes khomeynistes s'étaient contenté de rayer « IRAN » et de le remplacer par « PALESTINE ». C'était sans compter sur la réaction des étudiants sionistes qui recouvrirent la Palestine et s'annexèrent le slogan en traçant, en lettres bleues, les caractères d' « ISRAËL ».

Un sage se manifesta en dernier lieu et mit tout le monde d'accord en masquant au rouleau les noms d'Iran, de Palestine et d'Israël. Pour faire bonne mesure, il badigeonna également la préposition « AVEC » ne laissant que le mot de « SOLIDARITÉ ».

Le commissaire Matabiau était de retour. Il fit irruption dans mon bureau sur le coup de dix heures et ne me laissa pas le temps de lui adresser un bonjour amical.

— Suivez-moi, Cadin. Je voudrais avoir des éclaircissements sur ce qui s'est passé ici durant mon absence.

Il était d'une humeur exécrationnelle. Le bronzage corse dissimulait difficilement son teint bilieux. Il ne retint pas la porte en entrant dans son bureau ; je faillis la prendre en pleine figure. Matabiau posa le bout de ses fesses sur le rebord du plateau et croisa ses bras sur sa poitrine. Il avait dû se lever en vitesse, car je remarquai qu'une de ses chaussettes était enfilée à l'envers.

— Alors Cadin, j'attends !

— Il n'est rien arrivé de vraiment exceptionnel, Commissaire, si l'on excepte la grève des fossoyeurs.

Je cherchai à gagner du temps, à savoir si Cazes était déjà intervenu pour se plaindre de ma visite.

159

Je dédouanai le brigadier-chef.

— Bourrassol n'y est pour rien. Ils inventent n'importe quoi pour nous emmerder. On a tout simplement mis la main sur le réseau de situationnistes qui est à l'origine des faux journaux municipaux depuis 1977, ainsi que de l'affiche truquée du *Meilleur*. Le fils de Bourrassol trempait dans la combine, mais il n'a rien à voir avec les fausses convocations envoyées depuis le Commissariat. Il a un alibi en béton : il se balade entre la Martinique et la Guadeloupe grâce aux croisières organisées par la Marine nationale.

Le commissaire Matabiau s'éjecta du dessus du bureau et vint se planter devant moi.

— Des fausses convocations ! J'ai bien entendu ! Vous ne trouvez pas que c'est plus important que tout le reste ? Je me fous de votre meurtre et de votre fakir de bijouterie. Avant de partir en vacances je me doutais que vous parviendriez à me foutre dans la merde. Alors, ces documents falsifiés, c'est quoi au juste ?

— On cherche toujours. Plusieurs centaines de Toulousains ont reçu un papier, imitant à la perfection un formulaire officiel leur enjoignant de se présenter d'urgence au commissariat, pour la constitution du fichier anti-terroriste. La convocation était signée de votre nom avec un paraphe semblable au vôtre. Comme par hasard, les destinataires de ce courrier ont été choisis parmi les personnalités les plus en vue de la ville. Les gros commerçants, les industriels, le clergé, les présidents d'associations, principalement les groupements d'Anciens combattants...

— Vous pouvez me montrer un de ces papiers ?

Je tirai mon portefeuille hors de la poche arrière de mon jean et pris délicatement entre mes doigts

161

un carré bleu que je dépliai avant de le remettre à Matabiau. Il l'examina en silence, ligne par ligne. Cette étude lui fit retrouver son calme, à mon grand étonnement. Il me rendit la convocation.

— Ce n'est pas un faux. Ce formulaire est tout à fait authentique. Je l'ai signé la veille de mon départ pour la Corse. Je ne comprends pas comment cette salade a pu se produire !

Je crois bien que s'il m'avait avoué être l'assassin de Bernard Thiraud ma surprise n'aurait pas été plus grande.

— Je ne suis pas encore fou, Cadin ! Je me vois en train de remettre l'original de cette lettre au brigadier Lardenne ainsi que la liste des quatre cents personnes concernées sur Toulouse. J'avais estimé que vous aviez déjà assez à faire avec toute la paperasse du commissariat pour ne pas vous coller cette corvée supplémentaire. Lardenne n'avait plus qu'à réaliser un jeu de photocopies et assurer la mise sous pli... Allez me le chercher, je veux tirer ça au clair immédiatement.

Le brigadier terminait une partie de flipper au café le plus proche. Je l'arrachai à sa table clignotante, cent points avant la partie gratuite au risque de m'en faire un ennemi. Je lui exposai la situation rapidement avant de retrouver le bureau de Matabiau. Le commissaire s'était composé un masque tragique. Il releva le menton quand la porte s'ouvrit.

— Lardenne, vous me devez des éclaircissements. Tâchez de vous montrer convaincant si vous voulez éviter d'être muté à la guérite ! L'inspecteur Cadin vous a mis au courant, j'imagine ? Qu'avez-vous à déclarer pour vous justifier ?

— Je ne sais pas...

162

accepta sans hésiter, remerciant le brigadier d'avoir pensé à elle pour un travail aussi délicat.

Elle fit de même, le lendemain, quand un autre chef de service la sollicita au sujet d'une mise sous pli suivie de l'expédition de trois cent soixante-dix-huit cartons ainsi libellés :

*« Les Œuvres Sociales de la Police Toulousaine ainsi que l'ensemble des Forces de Police de l'agglomération vous remercient de vos dons généreux qui serviront, comme chaque année, à soulager la peine des veuves et des orphelins de nos collègues tombés dans leur lutte pour la Sécurité Publique. »*

On ne sait comment la liste « anti-terroriste » vint prendre la place du bordereau énumérant les noms des bienfaiteurs. Mais si le gratin toulousain se plaignit amèrement d'être assimilé aux ombres cosmopolites et menaçantes, aucun poseur de bombe, ou soupçonné tel, ne se manifesta pour s'étonner qu'on le remercie d'une aumône fantôme.

Lardenne quitta le bureau le premier, la secrétaire sur les talons. Matabiau traversait la pièce à grandes enjambées en pestant contre ses subordonnées et l'administration en général.

— Vous vous rendez compte, Cadin, une heure de travail et j'ai déjà perdu tout le bénéfice de mes vacances. Ça m'a remis sur les nerfs, d'un coup. Un mois de tranquillité, de détente, c'était trop beau pour que ça dure... J'aurais préféré que ce soit le fils Bourrassol qui porte le chapeau. Au moins il ne faisait pas partie de la maison. Ah, on a l'air malin. Je vais passer pour quoi ? Un laxiste ? Ce Lardenne ne perd rien pour attendre.

164

— Eh bien, il s'agrait de faire marcher votre tête, Lardenne !

— ... J'ai apporté le travail à M<sup>me</sup> Golan, au secrétariat. Je lui ai expliqué ce que vous désiriez. Dans les mêmes termes...

— Bravo, brigadier ! Je vous confie une mission précise, de la plus haute importance et vous vous empressiez de la fourguer à la première venue ! Allez me chercher cette M<sup>me</sup> Golan.

Lardenne s'absenta un court moment. Il réapparut accompagné de l'énorme matrone qui présidait depuis de longues années à la remise des cartes d'identité et des passeports. Elle occupait une part non négligeable de l'espace, mais elle essayait néanmoins de se faire la plus discrète possible. Elle franchissait, à l'évidence, le seuil sacro-saint du bureau du Patron pour la seconde fois de sa carrière, après la prise de contact au moment de l'embauche. Son attitude montrait qu'elle appréciait à sa juste valeur la solennité de l'événement. Matabiau fit preuve de beaucoup de délicatesse : avec un minimum d'efforts il parvint à percer le mystère à jour. La pauvre femme était la bonté personnifiée. Sa réputation avait très vite franchi les limites du service des cartes d'identité. Il était rare qu'elle refuse de rendre un service à un collègue embarrassé ; il ne se passait pas de jour sans qu'on lui demande tel ou tel dépannage au nom du débordement présent, accompagné d'un « je vous rendrai la pareille à l'occasion » de pure forme. La brave M<sup>me</sup> Golan pliait, scotchait, encartait, agrafait pour le commissariat entier.

Lorsque Lardenne parut, auréolé de sa mission et qu'il lui demanda, au nom du commissaire Matabiau, d'assurer l'envoi des quatre cents convocations pour le fichier anti-terroriste, elle

163

Il va la connaître la guérite. Je vous le promets ! Bon, ce n'est pas tout, ce meurtre, ça avance ?

— Pas aussi bien, ni aussi vite que je le souhaiterais. On a un peu de solide. Bernard Thiraud a été tué par un Parisien d'une soixantaine d'années. Nous possédons une déclaration d'un témoin qui a repéré le meurtrier alors qu'il quittait une Renault 30 TX de couleur noire immatriculée à Paris et qu'il suivait la victime. Ça se passait devant la Préfecture quelques minutes avant l'assassinat. Lardenne a vérifié tous les points sensibles entre Paris et Toulouse, les autoroutes, les nationales, mais personne ne se souvient du passage de la voiture suspecte, ou d'un type répondant au signalement du meurtrier.

— Si c'est Lardenne qui a fait ce travail, il vaut mieux vérifier...

— Je ne voudrais pas prendre sa défense, mais pour ce boulot je lui fais confiance.

— D'accord, poursuivez.

— Pour la détermination du mobile, nous ne sommes pas très avancés. Le jeune gars se rendait au Maroc en compagnie de sa fiancée...

— Je ne saisis pas pourquoi un Parisien passerait par Toulouse en se rendant au Maroc ! Ce n'est pas l'itinéraire le plus direct pour Marrakech.

— Non, en effet ; Bernard Thiraud et sa fiancée sont historiens. Ils ont fait un crochet par Toulouse dans le but de consulter des archives au Capitole et à la Préfecture. Des liasses de papier sur l'histoire régionale. J'ai travaillé là-dessus deux jours avec Lardenne, sans résultat. Par contre, je me suis rendu à Paris et j'ai découvert des choses plus intéressantes. Le père de la victime a été tué dans des circonstances assez

165

troublantes en octobre 1961, lors d'une manifestation organisée par les Algériens. Je peux même dire qu'il a été exécuté scientifiquement.

— Par qui ?

— A première vue, c'est une liquidation d'ordre politique. La raison d'Etat. J'ai retrouvé l'agent qui était chargé de ce travail. Il habite sur la route de Montauban, dans un petit bled. Il est à la retraite. A l'époque il faisait partie des Brigades Spéciales ; des sortes de commandos clandestins créés par le Ministère pour neutraliser les responsables de l'OAS et du FLN. Au besoin, pour les neutraliser définitivement. Le service était dirigé par André Veillut, un ponte de la Préfecture de Police. Bien entendu, ils s'arrangeaient pour éviter les enquêtes et les autopsies. Les dossiers sont vides. Je ne sais pas si ça servirait à grand-chose de les remplir, tous ces événements sont couverts par un décret d'amnistie.

— Mais vous pensez que ces deux affaires sont liées, c'est bien ça ? Il n'est pas trop difficile d'échafauder une hypothèse selon laquelle le fils Thiraud serait parvenu à identifier le meurtrier de son père et qu'il soit venu dans notre région dans le but de le venger. Cela explique son itinéraire.

— Ça ne me déplairait pas trop, mais j'ai tout un tas de détails qui ne rentrent pas dans ce schéma. D'abord Pierre Cazes. A part l'âge il ne correspond pas beaucoup au portrait dressé par le témoin. Je ne le vois pas compliquer inutilement son boulot en se procurant une voiture immatriculée à Paris pour venir commettre son crime, en plein jour, avec le maximum de risque !

— Si c'est un professionnel, et nous avons affaire à un professionnel de premier ordre, c'est exactement le type de raisonnement qu'il aimerait

166

demander la raison de tout ça à André Veillut, l'ancien patron des Brigades Spéciales ! Tout est amnistié, il ne risque rien à parler...

— Je ne vais pas vous apprendre à mener une enquête, Cadin, bien que je ne renoncerais jamais à donner quelques conseils. Ecoutez, vous travaillez à votre guise ; vous pouvez remonter à Alésia ou à la Saint-Barthélémy si vous le jugez indispensable et que cela aboutisse à l'arrestation du coupable ! Le but c'est de solutionner le problème : en clair je me fiche des chemins que vous empruntez pour y arriver. Mais si vous sortez un tant soit peu de la légalité, n'ouvrez pas le parapluie. Proclamez bien fort que c'est du Cadin et rien d'autre. Je ne veux pas que mon nom soit mêlé à je ne sais quel tripatouillage ! Tenez-vous le pour dit.

— J'ai toujours pris mes responsabilités, Commissaire. Je suis convaincu que ces deux crimes sont liés...

— Pour l'instant, la liaison est uniquement d'ordre familial. Rien ne vous autorise à extrapoler. Soyez très prudent. Vous venez d'évoquer l'existence de DEUX crimes, alors qu'il y a moins de cinq minutes, vous admettiez que la mort de Roger Thiraud était couverte par l'amnistie. Regardez bien attentivement où vous mettez vos pieds, Cadin.

— J'essaie, commissaire.

— Il ne suffit pas d'essayer. Surtout, ne vous basez pas sur vos « convictions ». Laissez ça aux juges. J'ai besoin d'un coupable tout aussi présentable que le cadavre ramassé près de l'église Saint-Jérôme. A tout point de vue, il serait préférable que vous demeuriez à la tête du commissariat le temps de boucler cette enquête. Vous aurez les

168

vous voir adopter. Le tueur domine parfaitement la situation, Cadin. Si vous n'avez pas retrouvé de traces de cette Renault 30 TX, c'est peut-être qu'elle n'a jamais fait le trajet Paris-Toulouse !

— Il faut bien qu'elle existe, pourtant ! Aucun véhicule de ce modèle n'a été volé au cours de la semaine précédant la mort de Bernard Thiraud. J'ai vérifié personnellement le listing national.

— Pourquoi ne lui aurait-on pas prêté cette voiture ? Grattez l'emploi du temps de ce Pierre Cazes et voyez si l'un de ces amis ne roule pas en Renault noire... Vous êtes retourné aux archives après avoir déniché cette histoire de manifestation algérienne ?

— Non, pourquoi, je devrais ?

— A votre place, je me paierais une nouvelle séance de dépoussiérage. Maintenant vous savez ce que vous cherchez : un rapport avec ce Pierre Cazes ou les Brigades Spéciales. Ça vaut la peine de fureter deux ou trois heures. Vous avez une toute petite chance de déterrer une explication. Mais peut-être que vous reviendrez bredouille si la victime compulsait réellement un dossier concernant son travail d'historien... Dans ce cas, l'affaire Thiraud gardera son mystère. Jusqu'au jour où on mettra la main sur un formulaire d'assurance-vie ou une banale lettre de rupture. Les plus beaux crimes sont souvent les plus ordinaires. Non ?

— Pas celui-ci. Il y a trop de coïncidences, de ramifications. A vrai dire, je dois démasquer l'assassin de Bernard Thiraud mais la seule chose qui me passionne réellement, c'est de comprendre pourquoi un petit prof du Lycée Lamartine en arrive à se faire liquider par un agent de la police politique déguisé en C.R.S., au cours d'une manifestation algérienne. Si j'étais assez gonflé, j'irais

167

coudées plus franches. Il me reste deux ou trois jours de récupération. Je comptais les prendre pour les palombes, mais rien ne m'interdit de les utiliser cette semaine ! Qu'en pensez-vous ?

Je n'en demandais pas tant.

— Je suis d'accord. Le jeu en vaut la chandelle.

Toutefois j'avais le vague pressentiment que cette soudaine générosité masquait autre chose. Matabiau me libéra de ce doute.

— J'en profiterai pour bricoler à la maison. Il y a toujours quelque chose à faire dans un pavillon. Une dernière chose, Cadin, voyez avec Prodis pour cette histoire de fichiers intervertis. Je compte sur votre sens de la diplomatie pour régler au mieux.

Je m'acquittai de cette clause secrète toutes affaires cessantes, en téléphonant au maire adjoint à l'Information. Prodis me laissa parler moins d'une dizaine de secondes avant de m'interrompre brutalement.

— Inspecteur, je me fiche de vos quatre cents cartes de remerciements! C'est du détail... On croyait les tenir depuis la découverte des plaques à l'imprimerie municipale. Eh bien non. Le conducteur offset a dû nous refiler une liste de noms choisis au hasard. Et leur travail de sape repart de plus belle. On nous signale de partout la distribution d'une lettre de l'INSEE qui annonce l'annulation du recensement général de la population de Toulouse par décision du Ministre de l'Intérieur. Je vous lis la lettre...

J'entendis le bruit caractéristique d'un papier qu'on déplie.

— ... « *De nombreux dossiers confidentiels ayant été subtilisés par un groupe intitulé INSEE (Intervention Nationale sur l'Equipelement Electronique) et, circonstance aggravante, le recrutement trop permissif par la Mairie du personnel recenseur ayant permis l'infiltration d'individus qui, se ser-*

*vant d'un malaise légitime vis-à-vis de l'informatique, cherchent à nuire à la mise en fiche systématique des individus et à la planification des rapports sociaux, le recensement est annulé dans l'agglomération toulousaine.* »

Ils recommandent ensuite aux gens de se rendre en Mairie pour retirer leurs dossiers! Ce n'est pas 400 personnes que nous avons sur les bras, mais au moins dix mille selon nos premiers sondages!

Je raccrochai en vitesse et laissai Prodis à sa parano. J'appelai Bourrassol. Il avait patiemment exploré l'hypothèse selon laquelle l'assassinat de Bernard Thiraud se résumait à une simple méprise et que la victime ne constituait pas la cible réelle. A la suite d'un travail minutieux, Bourrassol était parvenu à dresser la liste de la grande majorité des individus présents dans les locaux de la Préfecture le jour du meurtre, entre seize et dix-huit heures.

— Vous savez, Inspecteur, au lieu de placer nos gars en planque dans les quartiers chauds, il vaudrait mieux les faire embaucher comme hôtesse d'accueil dans le hall de la Préfecture. J'ai dressé une liste incroyable. Une dizaine de gros poissons qui ne se prennent jamais dans nos filets, mais qui se baladent sans être inquiétés à deux pas du cabinet du préfet! Joé Cortanze, par exemple, si je ne me trompe pas, il est bien sous le coup d'un mandat d'arrêt pour un hold-up à main armée?

— Oui, c'est exact.

— Ça ne l'empêche pas d'être reçu de manière très officielle par le Secrétaire Général Adjoint et le Chef de Cabinet!

— Allons, Brigadier, vous faites ce boulot depuis assez longtemps pour savoir que nos succès reposent à 95 % sur les confidences des indica-

teurs. Vous venez de découvrir l'œuf de Colomb. Vous avez bien quelques relais autour des lycées pour suivre le passage du shit... Non?

— Oui, mais pas de ce calibre!

— A part ça?

— J'ai retrouvé une vieille connaissance, l'ex-brigadier Potrez. Il ressemble vaguement à Bernard Thiraud. Même corpulence, même allure. Il est un peu plus vieux de cinq ans, mais pour quelqu'un qui travaillerait sur photo, la confusion est possible...

— Je ne me rappelle pas de ce nom... Potrez...

— C'était un as du pistolet, la vedette de la deuxième brigade territoriale, jusqu'au jour où il a ouvert le feu sans sommation sur un motocycliste. Il se trouvait en planque pour monter un flagrant délit contre une bande de voleurs de voitures, le gang des BMW. Un même en moto qui passait dans le quartier a pris peur en voyant un mec en civil qui se baladait avec un Magnum dans les pognes. Il a filé. Un véritable carton. Le médecin légiste a sorti cinq balles. Elles étaient logées dans une surface pas plus grande que ma main... Potrez a été viré de la police; il bosse maintenant dans une boîte de convoyeurs de fonds. Dans la presse, je me souviens que les amis du jeune motard se disaient prêts à le venger... c'est souvent sous le coup de la colère, après ça se tasse...

— Oui, ou ça se réalise. Ça a demandé plusieurs années, mais Tramoni s'est fait descendre pour le meurtre de Pierre Overney. Même s'il y a une chance sur mille que ça nous mène à l'assassin, il faut aller jusqu'au bout. On verra bien si ça mord!

Je décidai de rentrer tôt ce soir-là ; je me mis au lit dès la fin des informations de vingt heures. J'avais le choix entre une rediffusion de « Jeux sans frontières » opposant Bécon les Bruyères à Knokke le Zoute, un magazine consacré à la renaissance de l'Art Lyrique dans les Vosges et un débat sur l'étalement des vacances. Je n'avais aucun recours, mon magnétoscope étant resté bloqué à Poitiers. Je me rabattis sur Gutenberg et je fouillai les étagères de la bibliothèque en quête d'un livre oublié. Je tombai sur la monographie inachevée de Roger Thiraud que Claudine m'avait confiée. Je le soupesai, examinai la couverture et me décidai à l'ouvrir. Ce n'était pas un livre à proprement parler, tout juste une maquette. Il semblait destiné à être reproduit tel que. La page de garde s'ornait du blason de la ville de Drancy, surmonté d'une dédicace calligraphiée : « à Max Jacob ».

Le titre était composé en letraset :

DRANCY, des origines à nos jours  
par Roger THIRAUD  
professeur au Lycée Lamartine.

Je feuilletai rapidement le volume. De nombreuses pages comportaient des blancs encadrés au crayon et annotés. Roger Thiraud avait prévu l'emplacement exact des illustrations, photos, graphiques, plans. Il indiquait pour chacune d'elles la source, la référence bibliographique. Le premier chapitre de l'étude évoquait en quelques paragraphes l'histoire de la terre à l'époque secondaire.

Le commissaire n'avait pas poussé aussi loin. Il

fondes dans les sillons drancéens, mais la chute et l'explosion, le 16 octobre 1870, d'un ballon dirigeable gonflé au gazomètre de la Villette occupaient une large place.

La période contemporaine constituait la seconde partie de l'ouvrage ; elle s'ouvrait sur une citation des « Misérables » :

« Paris Centre, la banlieue circonférence, voilà pour ces enfants toute la terre. Jamais ils ne se hasardent au-delà. Pour eux, à deux lieues des barrières il n'y a plus rien. Ivry, Gentilly, Auber-villiers, Drancy, c'est là que finit le monde. »

Je fermai les yeux un court instant ; ces mots évoquaient en moi les quelques heures passées avec Claudine sur les vestiges des fortifications.

Roger Thiraud passait très rapidement sur les événements politiques nationaux, dès lors qu'ils n'avaient pas d'incidence sur sa ville natale. Il insistait davantage sur les variations de couleurs des élus municipaux et la construction des premiers équipements modernes. Dans les derniers chapitres, il mettait en lumière la vocation de précurseurs des maires d'avant-guerre et leur projet urbanistique intéressant la ville. Il s'agissait de l'édification d'une vaste cité jardin comprenant plusieurs milliers de logements individuels et collectifs. Une sorte de métropole idéale, un phalanstère du xx<sup>e</sup> siècle dans lequel chaque habitant aurait à sa disposition l'ensemble des services et des équipements collectifs, écoles, stades, hôpital, crèches, commerces...

Les travaux de la cité pavillonnaire débutèrent en 1932 ; la ville doubla de population pour atteindre près de quarante mille habitants.

En 1934, on lança un programme encore plus audacieux : Drancy abriterait les premiers gratte-

s'était arrêté à Alésia ! Je lus en diagonale, retenant le sens général du texte. « ... La mer recouvrait la région parisienne. Des sédiments argileux et calcaires se déposèrent dans le site où, des milliers d'années plus tard, allait naître Drancy. »

Je sautai plusieurs millénaires en passant au chapitre trois. J'appris que le nom de cette ville venait « d'un colon romain TERANTIACUM, transformé en DERANTIACUM, DERENTI puis DRANCY. »

Je m'amusai à décliner mon patronyme, en sens inverse. Je parvins à un CARADINATIACUM satisfaisant.

En l'an 800, la bourgade ne possédait pas l'école et sa population se limitait à deux cents personnes.

Je fis un bond de huit siècles consacrés aux semailles et aux récoltes, pour faire connaissance avec la première célébrité locale : « CRETTE DE PALUEL, un pionnier du machinisme agricole », tel était le titre alléchant de ce chapitre. Roger Thiraud envisageait de réserver une page entière à la reproduction du buste de cet éminent savant. Il notait : « photo à réaliser au Cabinet des Estampes, B.N. » Je me plongeai dans la courte biographie de Crette de Paluel, « né à Drancy en 1741, il inventa le cylindre à dent, le hache-racines, le hachoir à paille et la charrue-buttoir pour les pommes de terre. Grand ami de Parmentier, il participa à égalité avec lui à la promotion de ce tubercule. »

Roger Thiraud, dans des paragraphes d'un lyrisme vieillot mais efficace, tentait de mettre fin à cette injustice et s'attachait à asseoir la renommée de son grand homme.

La Révolution n'avait pas laissé de traces pro-

ciel français ! Cinq tours de quatorze étages chacune, une série de bâtiments en barre et une imposante cité en forme de fer à cheval de quatre étages, regroupant plusieurs centaines de logements répartis en une trentaine d'escaliers. On baptisa le tout « La Muette » du nom d'un lieu-dit situé à proximité.

Hélas, les espoirs de vie communautaire qui agitaient les esprits des architectes d'avant-garde eurent un bien étrange destin.

Les techniques employées alors dans le bâtiment montrèrent leurs limites et de nombreuses malfaçons apparurent, avant même la mise en location des appartements. Si les pavillons trouvaient preneurs, les premiers *sky-scrapers* français ne rencontraient pas le succès auprès du public qu'en attendaient leurs promoteurs. Des étages demeuraient vides malgré la modicité des loyers.

Il fallut se rendre à l'évidence, les lapins n'étaient pas mûrs pour leurs cages ! On brada la cité entière au Ministère de la Défense qui y cantonna un régiment de Gardes Mobiles.

Je me levai un moment pour boire une bière et me détendre. Je me replongeai ensuite dans les aventures de la Cité Jardin de Drancy. Roger Thiraud se passionnait pour son sujet ; les détails abondaient.

Pour l'année 1940, il précisait le nombre exact de soldats allemands faits prisonniers sur le front et internés dans la Cité de la Muette. Au passage, je relevai ce détail qui sonnait comme une révélation : l'armée française avait réussi à faire des prisonniers durant la drôle de guerre.

Mais bientôt les Allemands s'installèrent à Drancy. Ce fut en changeant de rôle : de gardés ils passèrent gardiens. Dès l'été quarante, ils internè-

rent les lambeaux des armées françaises et anglaises ainsi que des civils yougoslaves et grecs arrêtés à Paris. Le 20 août 1941, la cité de la Muette fut officiellement transformée en Camp de Concentration destiné au regroupement des Juifs français avant leur transfert en Allemagne et en Pologne occupée.

Roger Thiraud citait le chiffre de 76 000 personnes, femmes, enfants, vieillards rassemblés, en trois ans, à quelques kilomètres de la place de la Concorde, et déportées vers Auschwitz. Il estimait le nombre des rescapés à moins de deux mille.

Chaque semaine, trois mille personnes passaient par Drancy, gardées par quatre soldats allemands, secondés dans leur tâche par plusieurs dizaines de supplétifs français. Roger Thiraud soulignait le chiffre quatre.

Il reconstituait la vie du camp à l'aide de coupures de presse, d'entretiens avec des rescapés. Je me forçai à en lire certains passages.

« Lorsque nous parlions de Drancy devant les enfants, nous avions inventé un nom, pour ne pas les effrayer. Un nom presque joyeux, Pitchipoï. Drancy, c'était Pitchipoï. »

La page suivante était barrée d'un trait de crayon et agrémentée d'une légende explicative : « Reproduire le fac-similé de la lettre du commandant de Drancy annonçant à Eichmann le départ du premier convoi comportant des enfants de moins de deux ans. (convoi D 901/14 du 14.8.1942.) »

Certains de ces documents se trouvaient réunis en annexe, dans une enveloppe de papier kraft. Je sortis une note du « Bureau d'alimentation » datée du 15 avril 1943.

178

tranche d'âge concernant les enfants de moins de trois ans. Tandis que l'immense majorité des circonscriptions avouaient des pourcentages situés entre cinq et huit pour cent, Paris atteignait onze pour cent et Midi-Pyrénées franchissait la barre des douze pour cent.

Je refermai le livre inachevé de Roger Thiraud en proie à une profonde angoisse. J'hésitai longtemps avant d'oser éteindre la lumière. Le sommeil tardait à venir. Je me relevai pour suivre le dernier journal télévisé. Je m'endormis au matin, alors que la rue s'emplissait déjà des premiers bruits du travail.

Le commissaire Matabiau entra en scène le premier, étrangement vêtu d'une ample cape noire, la tête recouverte d'une cagoule. Je savais qu'il s'agissait de lui, sans même voir son visage. Il marchait lentement et traversait un couloir dont la naissance se fondait à l'infini. Son masque accrochait les reflets bleutés des néons enfouis dans le sol. Matabiau avançait, la tête posée sur son épaule gauche ; il distribuait à une multitude d'êtres chétifs des petits carrés de carton verts ornés de la photo de Prodis. Je me trouvais sur son passage, nu. Il me fit remarquer le caractère indécent de ma tenue en me remettant un papier. Sous la photo de l'adjoint à l'information, je reconnus le tampon officiel du commissariat ; mais les lignes de texte se brouillèrent dès que j'essayai de les déchiffrer.

Je me tournai ensuite vers les autres participants à cette inquiétante cérémonie et j'identifiai sans peine une bonne moitié de ceux qui m'entoureraient.

Les familles en deuil se mêlaient aux ex-grévis-tes du service des cimetières tandis qu'une unité

180

« En réponse à votre note du neuf courant, nous avons l'honneur de vous communiquer les renseignements suivants :

1) Enfants de moins de 9 mois :	347
2) Enfants de 9 mois à 3 ans :	882
3) Enfants de 3 ans à 6 ans :	1 245
4) Enfants de 6 ans à 13 ans :	4 134
5) quantité de lait perçue actuellement (par mois) :	3 223,50 litres.

« En raison des « sautes d'effectifs » très fréquentes, les renseignements ci-dessus ne donnent qu'une idée approximative et le nombre d'enfants peut varier de + ou - 50 unités d'un jour sur l'autre. »

Une autre liasse de papiers portait la dénomination : « Eléments chiffrés. A classer », de la main de Roger Thiraud. De longues colonnes de chiffres s'étagaient sous des titres de rubriques dont la sécheresse de rédaction décuplait le tragique : « Date de départ », « Convoi », « numéro d'ordre », « Camp de destination », « Gazés à l'arrivée », « Sélectionnés H », « Sélectionnés F », « Survivants en 45 ».

Le total des déportés recensés atteignait 73 853, celui des survivants 2 190.

Le dernier tableau établissait, région par région, l'origine géographique des personnes internées à Drancy ; il comportait une sorte de classement par tranches d'âges.

La région parisienne venait en tête suivie de la région Midi-Pyrénées, loin devant le Nord ou le Centre dont les ressortissants juifs semblaient avoir échappé à l'étau gestapistes. La région parisienne tenait toutes les premières places de ce sinistre hit-parade, à l'exception de la première

179

de gardes mobiles tentait d'extraire une imposante pépite des entrailles jaunâtres d'un hippopotame rigolard. Soudain un bruit assourdissant, fait de crissements suraigus et d'explosions, figea l'assistance. Matabiau se volatilisa dans le scintillement du carrelage.

Le couloir s'était élargi ; les parois comme ramollies bougeaient au rythme d'un cœur absent. L'horizon s'obscurcit alors et une Renault noire, démesurée, surgit fonçant droit sur nous, ses roues posées sur des rails luisants qui semblaient naître de son mouvement.

Un visage hideux, déformé par les imperfections du pare-brise, grimaçait derrière le volant. Je distinguai d'un coup les traits de Pierre Cazes. Je restai paralysé et fermai les yeux pour ne pas voir ma mort. En pure perte. Mon regard perçait le voile de mes paupières. Le CRS était maintenant prit d'une sorte de folie ; il sautait sur son siège en hurlant. Sa bouche, ses orbites, son nez se remplissaient de milliers de fourmis noires, aux pattes phosphorescentes qu'il arrachait par milliers et qu'il rejetait contre les vitres du véhicule. La voiture traînait dans sa course folle une file de wagons interminable. De vieux wagons de marchandises en bois, marron, dont les montants pliaient sous la violence des à-coups de la traction. La fin du convoi était composée de containers sans toits qui bondissaient en l'air et retombaient lourdement sur les rails, provoquant des gerbes à l'odeur de poudre. A chacun de ses sauts, des milliers de crânes d'une blancheur calcaire jaillissaient des containers et éclataient sur le ballast du couloir.

Claudine Chenet apparut à la lisière d'un bois situé sur ma gauche. Elle était accompagnée de

181

l'archiviste au pied bot de la préfecture de Toulouse. Ils réussirent à stopper la marche effrénée du gigantesque convoi et ils ouvrirent les portes plombées, une à une. Des centaines d'Algériens ensanglantés sortirent des wagons. Ils formèrent d'immenses files pitoyables qui barrèrent l'horizon. Un employé de la RATP décrocha la voiture et libéra une vieille femme du coffre qui la retenait prisonnière. Je crus distinguer le premier sourire de M<sup>me</sup> Thiraud quand le train s'ébranla. Toutes les roues se mirent à crisser pour former une plainte insupportable. Deux mains monstrueuses se posèrent de chaque côté du capot de la Renault ; les pouces obstruèrent les phares du véhicule. Je me sentis aspiré très loin, vers le fond de mon lit. Toute la scène se fonda à une vitesse vertigineuse, en un minuscule point rouge qui rejoignit l'infini. J'eus le temps de voir une silhouette dont les contours rappelaient ceux du brigadier Lardenne qui se penchait sur le petit écran d'un jeu vidéo de poche, imitant la forme d'une automobile. Une musique lancinante recouvrit le fracas du train, en adoptant le caractère saccadé. Des milliers de voix enfantines rythmaient la disparition du convoi : « Pitchipoï, Pitchipoï, Pitchipoï... »

Je me réveillai en sursaut, couvert de sueur froide. Je restai de très longues minutes hagard, essayant de tricher avec la peur et d'oublier ces paysages de mort. Je tentai d'imposer d'autres images à mon esprit, cette promenade sur les fortifications, le repas chez Dalbois. En vain. Le visage de Claudine s'évanouissait, imperceptiblement remplacé par celui de Bernard Thiraud. Dalbois prenait les traits de Pierre Cazes. Je

182

Il porta une main à sa bouche et cracha une demi-douzaine d'épingles.

— La Direction Départementale de l'Équipement nous a réfilé une carte mise à jour de cette année. Il y a toutes les nouvelles routes et même le tracé des autoroutes programmées jusqu'en 85. Je vire cette antiquité.

Je m'arrêtai un court moment pour admirer les talents de bricoleur du brigadier. Il déploya le nouveau plan, le disposa sur le mur en plantant une pointe tous les vingt centimètres. Sa tâche accomplie, il descendit du classeur et vint se placer à côté de moi pour juger son œuvre avec le recul nécessaire.

— Il n'y a pas de comparaison, Inspecteur ; ça redonne un peu de couleur à ce bureau. Vous ne trouvez pas ?

Je ne parvenais pas à détacher mon regard du tracé des autoroutes qui sillonnaient la France. Le graphiste n'avait pas lésiné sur la palette ; les artères les plus importantes étaient soulignées d'un trait jaune bordé de deux lignes parallèles orange vif.

— Regardez bien cette carte, Lardenne. Vous ne remarquez rien à propos des autoroutes ?

Il me dévisagea visiblement interloqué.

— Non, il y en a un bon paquet... Vous croyez qu'ils ont fait une erreur ?

— Observez attentivement. C'est pourtant évident ! Vous reprenez toute l'enquête au début ! Dès maintenant.

— Quelle enquête, Inspecteur ?

— Il n'y en a pas mille, Lardenne. Je parle de celle concernant le meurtre de Bernard Thiraud. Vous retournez interroger tous les postes de police situés sur l'autoroute, entre Paris et Tou-

184

parvins à contourner ma terreur en reprenant entre les mains le livre de Roger Thiraud.

Il achevait le récit de la Cité de la Muette en moins d'une page. Le Camp libéré en août 1944 abrita, à partir du mois de septembre, plusieurs milliers de Français accusés de collaboration avec l'ennemi. Roger citait le nom des personnalités les plus marquantes, de Tino Rossi à Sacha Guitry, qui firent un bref séjour à Drancy dans ces circonstances. En 1948, on procéda à la réhabilitation des bâtiments qui furent rendus à leur destination première. En annexe l'auteur signalait le titre d'un film, « L'ENFER DES ANGES » tourné dans la cité, en 1936, avec Mouloudji pour vedette.

La contribution du fils, Bernard Thiraud se limitait à un vague plan d'achèvement de l'ouvrage couvrant la période 1948-1982.

Le soleil inondait la pièce. Je m'approchai de la fenêtre ; de lourds nuages noirs naissaient à l'horizon, annonçant l'orage. Je me rallongeai sur la couverture les mains sous la nuque et demeurai là, l'esprit vide, jusqu'à huit heures. J'avalai un café en poudre, puis me décidai à aller au commissariat.

Quand j'arrivai, je surpris le brigadier Lardenne grimpé sur un meuble métallique qui oscillait sous ses semelles. Il décrochait l'imposante carte routière de la France, édition de 1971, qui recouvrait la presque totalité du mur d'entrée.

— Que faites-vous, Lardenne, vous allez vous casser la gueule !

Il se tourna vers moi et bafouilla une réponse. Impossible de saisir le moindre mot.

— Parlez distinctement, je ne comprends rien...

183

louse, les stations-service, les restoroutes. Dans les deux sens. Vous avez du boulot.

— Mais, Inspecteur, ils me répondront la même chose qu'il y a quinze jours. Sans compter ceux qui auront des trous de mémoire... ou qui m'enverront balader !

Je me mis sous la carte. Avec une règle, je suivis un tracé orange.

— Qui vous parle d'interroger les mêmes personnes. Nous nous sommes trompés de direction la dernière fois. Il n'est peut-être pas venu par l'autoroute A 10 mais par la A 6...

— C'est complètement idiot, il faut faire trois cents bornes supplémentaires !

— C'est jouable, Lardenne. Je veux un rapport ce soir au téléphone pour la montée sur Paris. Vous n'oubliez rien : le ratissage intégral ! N'hésitez pas à m'appeler à n'importe quel moment, ici comme à la maison. Faites signer votre ordre de mission par Bourrassol et bonne chance.

Lardenne me salua. Je me propulsai vers la Préfecture de Toulouse. Je donnai le nom de Lécussan à l'hôtesse qui interdisait l'accès aux étages ; elle me laissa passer. Le chef archiviste me fit un signe d'amitié dès qu'il m'aperçut. Il se décida à venir à ma rencontre en claudiquant laborieusement. A chaque pas, il faisait l'effort de soulever son pied-bot alors qu'un simple glissement de sa prothèse sur le parquet lui aurait évité un surcroît de fatigue et aurait mis un terme à cette impression pénible que provoque le déhanchement des infirmes chez ceux qui les observent.

— Monsieur l'Inspecteur. Je suis heureux de vous revoir. Nos vieilleries ont bien du charme. N'est-ce pas ?

185

Je lui laissai le temps de parvenir à ma hauteur avant de répondre.

— Oui, je n'aurais jamais cru ! J'aimerais jeter un nouveau coup d'œil sur les documents de l'autre jour, ceux que ce malheureux garçon a compulsés.

— Vous avancez ? Si ce n'est pas indiscret...

— Oh, une simple vérification. D'autre part, je pense que vous tenez à jour un fichier des personnes demandant à consulter vos ouvrages ?

— Bien entendu. C'est la règle dans l'ensemble des bibliothèques administratives françaises. Pourquoi cette question, Inspecteur ?

J'inventai rapidement une explication plausible.

— C'est une idée du commissaire Matabiau. Nous sommes sur la piste d'un retraité de la police qui a connu la famille de Bernard Thiraud. Je voudrais voir si son nom ne traîne pas dans un fichier, à tout hasard.

Lécussan se montra très aimable.

— Je peux me charger de cette recherche ; pour moi, c'est de la routine. Vous pourrez ainsi vous consacrer aux autres dossiers.

— Non, c'est inutile. Je vous remercie. Indiquez-moi le lieu où se trouve ce fichier.

— Il est derrière vous, dans le bureau de l'archiviste adjointe. Chaque fiche de lecture est numérotée, puis classée par ordre chronologique.

— Pas de classement alphabétique ?

— Non, cela ne présenterait aucune utilité pour nous. D'ailleurs, c'est un travail mécanique, ces fiches ne servent jamais à rien mais la loi nous oblige à les constituer.

L'archiviste adjointe, une jeune femme, le visage caché derrière d'imposantes lunettes d'écaille, me remit la collection des fiches de

les mêmes papiers que lors de votre précédente visite. Vous aurez peut-être plus de chance. Et cet ancien policier, vous avez trouvé sa trace ?

— Non, je pense que le commissaire Matabiau faisait fausse route.

J'étais le contenu de la boîte sur une table de consultation et triai les différentes chemises. J'écartai les DEbroussaillage, DEdommages, DEfense passive, et autre DEinfections pour concentrer mon attention sur les dizaines de pièces référencées DEportation.

J'affrontai avec dégoût l'horreur insidieuse de ces notes de service qu'échangeaient les fonctionnaires afin de parfaire l'efficacité de la machine à broyer les corps. Une suite de correspondances mettait ainsi en lumière les différentes phases de la déportation des enfants juifs de la région Midi-Pyrénées. En premier lieu, une lettre du « Secrétaire aux questions juives » de la préfecture de Toulouse, signée des seules initiales A.V. demandant à Jean Bousgay, ministre de l'Intérieur, s'il fallait exécuter les ordres allemands. Ceux-ci prévoyaient l'envoi à Drancy des enfants juifs dont les parents étaient déjà déportés.

Le ministre répondait par l'affirmative. Le « Secrétaire aux affaires juives » de Toulouse donnait ses instructions à la police locale pour la mise en œuvre du programme nazi.

Ce parfait fonctionnement de l'Administration locale allait permettre à cette région de ravir la première place à Paris au championnat de l'épouvante, loin devant le reste du pays !

Aucun document ne mentionnait le nom de Pierre Cazes ; je ne me sentais pas d'attaque pour un nouvel examen. Je replaçai toutes les chemises dans le carton. Je cognai à la porte du bureau de

l'année en cours. Je retrouvai sans difficulté le carton sur lequel Bernard Thiraud avait inscrit son nom, le motif de sa recherche et les références des dossiers qu'il désirait consulter : « ensemble de la cote DE ».

Je restai un bon moment à feuilleter les fiches sans trouver quelque chose qui ressemble au nom de Pierre Cazes.

Je rendis le classeur à l'archiviste. Sous le coup d'une inspiration subite, je lui demandai de me donner la compilation de l'année 1961. J'ouvris fébrilement le volume au mois d'octobre. Je ressentis un violent choc qui me coupa le souffle, en tombant sur une fiche du 13 octobre 1961 remplie au nom de Roger Thiraud.

Je fermai les yeux. Je relus une seconde fois, calmement, pour être sûr de ne pas me tromper.

« Préfecture de Toulouse. Bibliothèque Administrative. »
DATE : 13.10.1961
Nom du demandeur : Roger Thiraud Domicile : Paris 2 <sup>e</sup> Objet de la recherche : Personnelle Nature des documents consultés : Ensemble cote « DE »

Je rendis le document à la jeune femme.

— Vous avez trouvé ce que vous désiriez, monsieur ?

— Oui, je crois. Merci.

Le chef de service m'attendait dans la travée, une boîte d'archives sous le bras.

— Voilà la cote « DE ». Ce sont exactement

Lécussan sans obtenir de réponse. Je fis le tour des rayons sans le trouver ni entendre le bruit caractéristique de son déplacement heurté. Je finis par m'adresser à son adjointe.

— L'archiviste en chef n'est plus ici ?

— Non, M. Lécussan est sorti il y a une dizaine de minutes. Vous voulez lui laisser une commission ?

— Ce n'est pas la peine. Remerciez-le simplement de ma part pour toute son aide.

\*

La première pluie me surprit sur les marches du perron de la préfecture. Des rafales de vent qui gagnaient en violence à chaque minute, soulevaient la poussière sèche accumulée sur les trottoirs et dans les caniveaux. Je me hâtai de rentrer dans le commissariat pour éviter de prendre le gros de l'orage sur le dos.

Il n'était pas encore six heures mais il faisait nuit : un tapis de gros nuages assombrissait le ciel. On avait allumé les plafonniers de la salle de permanence et leur lueur blême enveloppait la pièce dans une atmosphère sinistre. Le coup de téléphone de Lardenne me surprit dans le bureau de Matabiau, à la recherche d'un bottin de Toulouse.

— Inspecteur, vous aviez peut-être raison ; je crois qu'on tient une piste...

— Vous m'appelez de quel coin ?

— De Saint-Rambert d'Albon, sur l'autoroute A6, entre Lyon et Valence. J'ai fait plus de cinq cent cinquante bornes depuis Toulouse ! C'est chouette comme coin, on voit le Rhône en contrebas. C'est pas loin du Mont Pilat...

— Vous me lirez le dépliant du Syndicat d'Initiative à la prochaine veillée du Comité d'Entreprise, Lardenne. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Je le saurai demain avec certitude... Je viens de rencontrer une équipe de motards qui sillonnent l'autoroute entre Lyon et Avignon, à longueur de journée. Un des gars était de permanence la nuit qui a suivi le meurtre de Bernard Thiraud. Il travaillait en doublette avec un autre gendarme, c'est pour ça qu'il faut attendre demain.

— Expliquez-vous clairement. C'est encore pire que si vous aviez une poignée de punaises sur la langue !

— En deux mots, François Leconte, le motard en question, était occupé à vérifier les papiers d'un camionneur, à la hauteur de Loriol, au-dessus de Montélimar. A onze heures cinquante sept minutes exactement...

— Il a une sacrée mémoire !

— Non, il lui a foutu un P.V. ; l'heure figure sur la souche... Pendant ce temps-là, son collègue a arrêté une Renault 30 TX noire qui roulait à plus de cent cinquante à l'heure...

— Immatriculée à Paris ?

— Je me renseigne. En tout cas le conducteur se faisait passer pour une huile de première. Il a montré une carte tricolore, du moins c'est ce dont François Leconte se souvient. Il était en train de remplir la contravention de son client...

— Interrogez son collègue, ça ira plus vite !

— Justement, c'est le problème. Il est en congé depuis le début de la semaine. Je me débrouille pour obtenir ses coordonnées. Il paraît qu'il fait le beau en Bretagne, dans un caravaning.

l'arrivée de la brigade de nuit. Une chaleur lourde avait remplacé la fraîcheur apportée par l'orage de la fin d'après-midi. Au contact du macadam surchauffé, l'eau s'évaporait ; une sorte de buée écœurante stagnait au-dessus du sol. Je choisis de descendre à pied jusque chez moi. Je contournai l'église Saint-Sernin pour plonger vers la Garonne par la rue Lautmann. Le flot de voitures et de piétons qui empruntaient le Pont Saint-Pierre aux heures d'entrée et de sortie des bureaux s'était calmé. Je longeai le fleuve pour atteindre le quartier des Catalans, cela m'évitait le détour par l'allée de Brienne.

C'est à la hauteur de l'avenue Séjourné que j'eus la première fois conscience d'une présence, comme un écho déphasé de mon propre mouvement. Je marchai quelques dizaines de mètres encore pour me convaincre de la réalité de la filature et me retournai brusquement en scrutant les quais en enfilade. Une silhouette se détacha dans la lumière d'un réverbère sans que je puisse distinguer les traits de mon suiveur, masqués par le contre-jour. L'homme, de petite taille, reposait ostensiblement sur sa jambe droite. Il braquait sur moi un pistolet sombre dont le canon accrochait quelques parcelles de lumière. Je me rendis compte qu'un autre lampadaire se trouvait à moins de deux mètres derrière moi. Mon adversaire devait me distinguer dans une même pénombre. Je ramenai doucement mon bras droit sur mon ventre et déboutonnai ma veste avec d'innies précautions. Ma tentative ne provoqua pas de réaction de celui qui me mettait en joue. Il n'était pas difficile de comprendre qu'il se servait d'une arme pour la première fois de sa vie : il se tenait les membres raides, la colonne vertébrale rigide ;

— On est verni ! Notre seul témoin est en pleine nature, sans téléphone...

— Vous voulez que j'aille faire un tour vers Brest, Inspecteur ?

— Non, continuez de cuisiner vos motards et tâchez de leur soutirer l'adresse de leur pote. Ça a vraiment l'air de coller. Le crime a eu lieu à six heures. Il a fait cinq cents kilomètres avant minuit, y compris la sortie de Toulouse... Nous avançons, je le sens. Dès que vous avez fini à Saint-Albert de Rambon...

— Saint-Rambert d'Albon !

— Comme vous voulez. Donc, dès que c'est terminé, vous filez à Paris. Vous m'attendez à mon hôtel, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

— Prenez l'autoroute A 10, Inspecteur, c'est plus direct ! Je ne comprends toujours pas pourquoi, s'il s'agit bien de notre homme, il s'est envoyé le trajet Paris-Toulouse aller et retour en empruntant l'autoroute du Sud au lieu de suivre tout bonnement l'itinéraire par Bordeaux. J'ai fait le calcul, Paris-Bordeaux-Toulouse, aller-retour, ça monte à 1600 kilomètres tandis que Paris-Lyon-Montpellier-Toulouse aller-retour, ça dépasse allègrement les 2200 kilomètres. Il n'a pas fait six cents bornes supplémentaires pour la beauté du paysage ?

— Le Mont Pilat n'a rien à voir dans cette affaire, Lardenne, je suis au moins sûr de ça !

— Pourquoi alors ?

— Parce que jusqu'à maintenant c'est lui qui fixe les règles du jeu...

\*

Je devais régler divers dossiers en instance ; je me décidai à quitter les locaux du commissariat à

il maintenait l'arme à bras tendu dirigée à la hauteur de mon visage.

A cette distance, il n'avait pas une chance sur dix de m'atteindre. Il lui aurait fallu fléchir les genoux, courber les reins, plier le bras droit, viser ma poitrine, tout en assurant la stabilité de la pose à l'aide de sa main libre.

Je l'interpellai afin de le distraire davantage.

— Que voulez-vous ? Si c'est de l'argent je suis prêt à vous lancer mon portefeuille...

— Cela ne m'intéresse pas, Inspecteur Cadin, je n'ai pas besoin d'argent. Vous n'auriez pas dû fouiller partout... Je ne voulais pas...

Les intonations de cette voix m'étaient familières, mais je ne parvenais pas à l'identifier avec précision. L'homme se chargea de me rafraîchir la mémoire en balançant son pied-bot vers l'avant.

— Vous êtes fou, Lécussan. Vous ne vous en sortirez pas vivant. Rangez votre arme pendant qu'il est encore temps.

Le chef archiviste avançait toujours de sa démarche saccadée, le pistolet pointé en avant.

J'avais eu le temps de libérer la pression de l'étui. Je me laissai tomber sur le côté gauche en saisissant dans ma chute la crosse de l'Heckler. Instinctivement, mon index glissa sur la culasse et déverrouilla la sûreté avant de se poser sur la détente.

Je vidai la première balle du chargeur allongé sur les pavés humides du quai, tandis qu'un jet de feu sortait du poing de Lécussan. Le projectile siffla au-dessus de ma tête. J'appuyai à plusieurs reprises sur la détente, sans réfléchir, haletant. Seule la peur de mourir me commandait de tirer. Lécussan s'était écroulé après son premier coup de feu. Son arme avait glissé dans une flaque

d'eau. Je me relevai pour la ramasser. En l'orientant vers la lumière pour chasser les reflets, je distinguai l'inscription gravée sur le canon : « Llema. Gabilondo. Y. Vitoria. »

Un modèle identique à celui utilisé par le meurtrier de Bernard Thiraud.

Lécussan avait cessé de vivre. Deux de mes projectiles lui avaient fracassé le crâne, un troisième était venu se ficher dans le pied-bot, juste au-dessus du talon. Je téléphonai au commissariat depuis une cabine située sur le quai. Je donnai la consigne impérative au chef de poste de garder l'information secrète durant vingt-quatre heures.

Des passants, intrigués par les détonations, commençaient à se rassembler mais aucun n'eut le courage de m'aborder... Je me demande même si le courage aurait suffi !

En m'éloignant, j'entendis les avertisseurs criards du SAMU mêlés à ceux du fourgon de Police-Secours qui se rendaient sur les lieux de la fusillade.

A minuit trente, l'express de Paris quittait la gare centrale de Toulouse. J'avais pu obtenir une couchette. Je m'endormis avant de passer Montauban, bercé par les ronflements satisfaits de deux représentants de commerce.

Non, si le sommeil ne venait pas, la raison était ailleurs, dans la visite de ce petit flic de Toulouse, avec tout ce qu'elle avait fait remonter de souvenirs, de dégoûts, de honte. Il ne se passait plus une minute sans qu'il y pense. Les images défilaient dans sa mémoire, tragiques, faisant l'impasse sur ce que l'on privilégie en temps ordinaire, les bons moments. Il se leva. Sa brusquerie réveilla sa femme, immédiatement aux aguets.

— Tu te sens mal ? Tu veux quelque chose, une infusion ?

Il la rassura et se dirigea vers le téléphone, dans l'entrée. Il composa le numéro du commissariat que lui avait laissé l'inspecteur Cadin. Le gardien de permanence décrocha.

— Je voudrais parler à l'inspecteur Cadin, c'est très important.

— L'inspecteur n'est pas à Toulouse, il est parti de toute urgence à Paris pour une enquête.

— Oh, ce n'est pas vrai ! Le con... Comment peut-on le joindre ? Son hôtel...

— Je suis désolé, Monsieur.

Il reposa le combiné, réfléchit un moment, puis il s'habilla à la hâte. Il sortit une boîte en carton planquée sur le haut de l'armoire et, de la boule de chiffon huilée qu'elle contenait, il exhuma un pistolet Browning, un modèle 1935, son arme de prédilection. Il éjecta le chargeur pour le garnir de ses treize cartouches. Il réenclencha le tout d'un bref coup de paume.

Sa femme se tenait devant lui, silencieuse. Il était inutile de prononcer le moindre mot.

Dès qu'il eut fini de vérifier l'arme il la glissa dans sa poche de veste et gagna le garage.

La Mercedes vert métallisé répondit au premier coup de démarreur, sans qu'il tire le starter.

## CHAPITRE IX

Ils s'étaient couchés tôt, comme d'habitude. Elle dormait sans bruit ; il la regardait avec tendresse, dans la pénombre. Il ne cessait de se retourner dans le lit, gêné par les draps, par la chaleur qui montait du matelas, sensible comme jamais au moindre bruissement dans le jardin, au craquement de l'escalier. Ce n'était pas sa maladie qui l'empêchait de se reposer ni le dernier examen de son toubib, en milieu d'après-midi.

Il savait depuis longtemps qu'on lui jouait la comédie. Depuis un an exactement, quand il avait mis la main sur les bouquins de médecine que sa femme planquait dans le grenier. Ensuite, il avait remarqué sa façon de se jeter avec avidité sur le moindre article...

Il avait compris que son « ulcère » n'y était pour rien, que la bête immonde le bouffait de l'intérieur.

Il faisait semblant de rien, comme s'il croyait à leur fable. On prenait soin de lui, on choisissait ses plats, on lui épargnait le moindre effort.

Ils avaient, de cette manière, grappillé un an de bonheur, un sursis de quelques dizaines de semaines... l'éternité en somme !

Moins de dix minutes plus tard, Pierre Cazes s'engageait sur l'autoroute menant à Paris. Pleins phares, l'aiguille du compteur bloquée sur le chiffre 180.

## CHAPITRE X

Le brigadier Lardenne finissait de prendre son petit déjeuner, au bar de l'hôtel, tout en essayant de décrypter les définitions des mots croisés du *Figaro*. Je le vis poser sa tartine et remplir plusieurs lignes d'un coup.

— Bonjour Lardenne, vous êtes également cruciverbiste! Vous devriez aller au casino, de temps en temps! Ça doit vous manquer...

Il sursauta en entendant ma voix.

— Inspecteur! Déjà à Paris! Je ne vous attendais pas avant cet après-midi. Vous avez voyagé de nuit... vous avez dormi?

— Oui, j'ai trouvé une couchette. Alors, ce motard, vous avez réussi à le joindre?

— Oui, hier soir vers onze heures. Au camping du Marrek rose, à Trebeurden. C'est un gendarme de Lannion qui s'est rendu sur place; il a ramené le motard au commissariat de Trebeurden. Je l'ai eu au téléphone. La Renault 30 TX était bien immatriculée à Paris, je dois me mettre en rapport avec le service des cartes grises pour obtenir le nom du propriétaire...

— Il ne l'a pas relevé?

— Non. Aussitôt arrêté le gars a sorti une carte

199

tricolore; il s'est mis à gueuler qu'il était en mission. Le flic l'a laissé filer mais il a retenu le numéro, machinalement. Le 3627 DHA 75.

— Excellent, Lardenne. Je me charge de vérifier le nom du propriétaire de la voiture. Quant à vous, foncez chez M<sup>me</sup> Thiraud, rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Demandez-lui si elle se souvient d'un voyage de son mari à Toulouse, en octobre 1961. Quelques jours avant sa mort. Ensuite passez prendre Claudine Chenet à son domicile. Attendez-moi bien sagement tous les deux au Café du Palais. Ça se trouve en bord de Seine, un peu plus haut que la Préfecture. J'y serais vers quatorze heures.

La matinée fut juste longue pour me permettre de passer au service des cartes grises, obtenir le nom du possesseur de la Renault, retrouver le véhicule et m'entretenir avec son chauffeur habituel.

Je me mis ensuite en rapport avec le responsable des Affaires Générales de la Préfecture de Toulouse qui répondit favorablement à mes questions. Pour clore la série, je me fis annoncer à Dalbois.

— Salut Cadin. Ma lettre a servi à quelque chose? Tu sais, ça n'a pas été facile de débusquer ton bonhomme; ils tiennent au secret! C'était bien lui?

— Oui, il a exécuté Roger Thiraud en 61, sur ordre. Par contre, je ne pense pas qu'il soit dans le coup pour l'assassinat du fils. En fait, j'ai rencontré un retraité malade qui ne souhaitait plus qu'une chose: se faire oublier. A moins qu'il ne soit meilleur acteur que je ne le crois...

— C'est bien possible; ton retraité paisible s'est remué après ta visite. J'en ai eu des échos par

200

le collègue qui m'a repassé sa fiche. Ne te fie surtout pas à ce genre de mec. Pour faire un boulot pareil, ça ne devait pas être un enfant de chœur! Fais gaffe aux ombres...

— Peut-être bien. Je l'ai à l'œil et mon entrevue avec lui m'a pas mal appris. Si je ne me goure pas, je talonne le meurtrier. Il ne me manque plus qu'une toute petite pièce et le puzzle est reconstitué!

— Et tu comptes la trouver ici... Je me trompe?

— Non, tu as raison. Voilà, il me faut une confirmation. Mon opinion est faite, mais tu sais bien qu'on doit présenter du solide... Chaque fonctionnaire de police est suivi par l'Administration, du jour de son entrée en service à celui de son départ en retraite. J'ai mon dossier, comme toi. Il est remis à jour chaque année avec une mention du supérieur hiérarchique, d'accord?

— Oui, c'est naturel. Je ne vois pas comment on pourrait gérer un corps de près de cent mille hommes autrement!

— Je ne critique pas le système. Toute notre carrière est résumée sur ce document qui est transmis au Commissaire au moment des mutations. Lorsque je suis arrivé à Toulouse, Matabiau a pu prendre connaissance de mon comportement antérieur et du jugement de mes précédents supérieurs. Eh bien, je souhaiterais avoir une photocopie d'un dossier de ce genre. C'est possible?

— Ton dossier personnel? Non, je ne peux pas, il est classé à Toulouse! Ici je ne peux accéder qu'au fichier de Paris.

— Je me fous de mon dossier; je le connais

201

mieux que personne ! Je veux tenir entre les mains celui d'un fonctionnaire de la Préfecture de Paris.

— C'est mieux comme ça. Je vais bien dégoter un délégué syndical qui prendra le temps de jeter un coup d'œil au service du personnel...

— Tu tricotes avec les syndicats, toi ! C'est bien la dernière chose à laquelle je m'attendais !

— Modérément. Quand on bosse aux Renseignements Généraux, il est indispensable de varier les fréquentations... certaines sont surprenantes mais utiles. Les syndicats de police sont assez particuliers, surtout les groupes minoritaires. Quant ils recueillent moins de dix pour cent des voix aux élections ils cherchent des appuis. Moralité, c'est le moment d'intervenir. S'ils grossissent, on peut toujours leur rappeler certaines relations un peu gênantes ! Tout se négocie, surtout l'honnêteté. Donne-moi le nom de ton gars et attends-moi dans le couloir. Je t'apporte ton papier d'ici une heure.

\*

Je me contentai d'un souvlaki acheté dans la cabane d'un faux grec pour tout déjeuner. J'avalai le sandwich en marchant vers l'île de la Cité. Trop d'oignons.

Le brigadier Lardenne et Claudine Chenet bavardaient, tranquillement assis à la terrasse du Café du Palais. La jeune femme avait passé une robe ; je vis pour la première fois ses jambes lisses et dorées. Elle se leva à mon approche.

— Inspecteur Cadin, que se passe-t-il ? Votre collègue ne veut rien dire. Il y a du nouveau ?

— Oui, nous ne sommes plus très loin du dénouement. Je tiens à ce que vous soyez présente

tapis ; nous progressions dans l'escalier, sans faire le moindre bruit.

Le claquement sec d'une détonation nous surprit au moment d'atteindre le deuxième étage où se trouvait le bureau de Veillut. Lardenne sortit son arme, instantanément, tandis que mon premier réflexe avait été de plaquer Claudine au sol. Je dégainai à mon tour. Un second coup de feu retentit alors derrière la porte du bureau. Des flics en uniformes firent irruption sur le palier. Un court instant, ils crurent avoir affaire à un groupe de tueurs ; ils braquèrent leurs armes sur nous.

Je levai les bras.

— Nous sommes des collègues. Je suis l'inspecteur Cadin, de Toulouse. Ça tire chez le Directeur !

Je désignai la pièce en remuant mon arme dont le canon était pointé en l'air.

Deux policiers prirent position de part et d'autre de la porte. Ils s'apprêtaient à l'enfoncer mais n'eurent pas à mettre leur projet à exécution car elle s'ouvrit, laissant le passage à un vieil homme au visage totalement défait, comme blessé intérieurement.

Lardenne me toucha l'épaule.

— Mais, c'est le retraité de Montauban !

Les flics étaient restés immobiles, choqués par l'apparition de cette silhouette tragique.

J'entrai dans le vaste bureau de Veillut. Le Directeur des Affaires Criminelles avait cessé de vivre, un filet de sang sourdait de sa tempe, aussitôt absorbé par l'épaisse moquette bleue. Un Browning était posé près de lui, un vieux modèle de collection d'avant la guerre.

Quand je repassai dans le couloir, Pierre Cazes esquissa un sourire douloureux.

lors des aveux du meurtrier de Bernard. Vous vous sentez assez solide ?

— Oui, allons-y.

Je pénétrai dans la cour de la préfecture, suivi du brigadier et de Claudine. Une Mercedes vert métallisé était garée dans la cour d'honneur. Un huissier en uniforme nous indiqua la porte C en tendant le bras vers la voûte. On avait installé un bureau et un fauteuil dans l'entrée, le planton nous arrêta au pied d'un escalier monumental.

— Que désirez-vous ?

Je m'avançai vers lui.

— Nous souhaitons obtenir une entrevue avec M. Veillut.

— M. le Directeur est occupé. Il donne une audience. Vous avez rendez-vous ?

Je répondis négativement. Il me tendit un registre et un stylo.

— Inscrivez votre nom et le motif de votre demande sur ce cahier.

Je repoussai le registre.

— Nous ne pouvons pas attendre ! J'arrive de Toulouse spécialement pour le rencontrer. Prenez votre téléphone et dites à M. Veillut que l'inspecteur Cadin est en bas, qu'il veut le voir sur-le-champ.

Il s'exécuta de mauvaise grâce et composa le numéro du Directeur des Affaires Criminelles. Quand il reposa le combiné il baissa la tête et prononça d'une voix étouffée.

— C'est impossible, monsieur Cadin. Essayez de revenir dans l'après-midi ou demain...

Je décidai de passer outre. L'huissier tenta de s'interposer mais je le repoussai sans ménagement. Les marches étaient recouvertes d'épais

— Il vous aurait eu, petit... C'était joué d'avance.

Et on l'emmena.

\*

Un peu plus tard, alors que nous mangions dans un petit restaurant turc, près du Sentier, Lardenne et Claudine me pressaient de questions.

— On ne saura jamais si c'est vraiment lui le meurtrier. Comment avez-vous pu deviner ?

— C'est pourtant clair... C'est Veillut qui a tué Bernard Thiraud le 18 juillet dernier à Toulouse. Il a également commandité l'assassinat du père de Bernard, en octobre 61, alors qu'il dirigeait les Brigades Spéciales.

— Vous en êtes sûr ?

— C'est simple. Le 18 juillet, Lécussan, le chef archiviste de la Préfecture de Toulouse a téléphoné à Veillut pour l'avertir qu'un jeune garçon du nom de Bernard Thiraud avait demandé à consulter les documents classés en cote « DE ». Tout comme vingt-deux années auparavant un autre Thiraud...

Claudine m'interrompit.

— Vous appelez ça une preuve ? Comment pouvez-vous affirmer que Lécussan l'a appelé, il est mort lui aussi.

— Un peu de patience. Le coup de fil a bien existé. La préfecture de Toulouse est équipée d'un central électronique qui sélectionne l'ensemble des appels et les regroupe par services. Ce central a été installé dans un but de rigueur budgétaire, pour déterminer la consommation téléphonique de chacun des employés. Les communications urbaines s'additionnent sur une cassette mais les

liaisons inter-urbaines et internationales sont décomptées à part. Sur simple demande, le système peut fournir la liste des appels de tel ou tel poste. Lécussan utilisait le poste 214. La bande témoin a enregistré une communication avec Paris-Préfecture le 18 juillet à 8 h 46. Si vous voulez en avoir le cœur net, appelez Trombel au service des Affaires Générales de la préfecture de Toulouse, il se fera un plaisir de vous le confirmer.

Claudine et Lardenne hochèrent la tête avec un bel ensemble. Je continuai sur ma lancée.

— Je crois qu'il a demandé à Lécussan de se débarrasser de Bernard Thiraud mais l'autre a refusé en prétextant son handicap. Veillut était coincé. Il n'a pas hésité une seconde. Il a quitté son bureau sur-le-champ; son rang lui donnait droit à ce genre de privilèges. Il suffirait d'interroger sa secrétaire ou l'huissier pour obtenir confirmation. Malgré tout, je lui reconnais une sorte de génie : n'importe quel criminel se serait précipité à Toulouse en empruntant le plus court chemin et nous l'aurions pincé depuis un bon bout de temps. L'autoroute A 10, Paris-Bordeaux-Toulouse ! Il a joué serré, il se doutait que nous n'aurions rien de plus pressé que de vérifier tous les points de passage. Il nous a bluffés en choisissant le chemin des écoliers, l'autoroute du Soleil. Un vrai parcours touristique : Paris-Lyon-Avignon-Carcassonne-Toulouse ! Onze cents kilomètres... Toi, Lardenne, tu t'es payé le circuit par Bordeaux dans les deux sens en interrogeant les gérants de restoroute, de stations-service, les employés de péage, les flics. Pour rien. On croyait être sur la piste d'une voiture fantôme. Qui pouvait se douter qu'un type plus malin que tous les autres s'offrirait un supplément de trois cents kilomètres

206

bonne marche de son outil de travail. Surtout qu'en cas de pépin, on lui fait porter le chapeau. Il n'a pas manqué de remarquer le bond effectué par le chiffre du compteur kilométrique dans la nuit du 18 au 19 juillet. Plus de deux mille bornes, ça se voit ! D'autant plus qu'il avait programmé une vidange pour le 21 : la voiture atteignait les 35 000 kilomètres. Veillut ne lui adressait jamais la parole, sinon il lui aurait fait remarquer que le chef du garage lui avait passé un savon à cause du dépassement du kilométrage d'entretien.

Claudine était restée silencieuse jusque-là.

— C'est drôle, mais sa mort ne me soulage même pas... Je pensais que l'arrestation du meurtrier de Bernard me rendrait heureuse...

Je payai les trois repas. Sur le trottoir, avant qu'elle ne s'éloigne, je lui glissai quelques mots.

— On pourrait dîner ensemble ce soir, je ne repars que demain matin.

Elle fit un signe en direction de Lardenne et baissa la voix.

— Avec le brigadier ?

— Non, il préfère les compagnies électroniques. Il attend avec impatience la mise au point d'une assiette-vidéo !

— D'accord. On se retrouve à huit heures. Passez me prendre à la maison. Vous vous souvenez de l'adresse ?

Comme si un flic de ma trempe pouvait oublier un renseignement de cette importance !

à l'aller et autant au retour pour brouiller les cartes ? Ça a failli marcher ! C'est la Direction Départementale de l'Équipement de Haute-Garonne qui nous a remis sur les rails, sans le faire exprès ! Ils ont eu la bonne idée de remplacer notre vieille carte murale et de nous en donner une où les tracés autoroutiers sont presque phosphorescents.

Le visage de Lardenne s'illumina.

— Je me disais bien que ça avait un rapport.

Je repris ma démonstration.

— Veillut a couvert les onze cents kilomètres, le compteur bloqué. Il prenait tout juste le temps de faire le plein d'essence. Il a rejoint Toulouse avant six heures, s'est garé devant la Préfecture pour attendre la sortie de Bernard Thiraud. Lécussan lui en avait tracé un portrait précis au téléphone et il s'est arrangé pour le retenir jusqu'au soir. Dès que le jeune s'est montré, il l'a suivi et assassiné au moment le plus propice. Il est immédiatement reparti pour Paris afin qu'on puisse constater sa présence au bureau dès les premières heures de la matinée. Dommage pour lui, les meilleurs scénarios ne tiennent pas le coup devant le destin. Cette fois-ci, il s'est présenté sous l'apparence d'un motard, aux alentours de Montélimar... à...

Le brigadier compléta la phrase.

— Saint-Rambert-d'Albon.

— Merci, Lardenne. A onze heures cinquante-sept minutes exactement, le soir même. C'est ce motard qui nous a fourni le numéro d'immatriculation du véhicule de fonction, une Renault 30 TX. J'ai pas mal discuté avec le chauffeur de Veillut, au garage de la préfecture... Comme tous les chauffeurs professionnels, il est attentif à la

207

## CHAPITRE XI

Le juge prononça l'inculpation de Pierre Cazes dans la soirée, peu après sept heures. On doutait qu'il puisse survivre jusqu'au procès. Une bonne occasion pour étouffer l'affaire. Je filai rejoindre Claudine Chenet. Elle vint m'ouvrir. Elle ne me laissa pas le temps de faire connaissance avec la pièce où je pénétrai. Elle se serra contre moi et posa ses mains sur ma nuque. Mes paumes glissèrent le long de son dos. Je l'embrassai, les yeux clos, tandis que du pied droit je repoussais la porte donnant sur le couloir. Elle se détacha de moi, en silence et vint s'installer sur le bord du lit. Je la regardai sans oser bouger, des larmes coulaient sur ses joues.

— Pourquoi pleures-tu ? Tout est terminé, il faut oublier...

— Non, ce n'est pas pour ce que tu crois. J'ai honte d'être heureuse après tout ça. Tu ne peux savoir combien j'ai pu me sentir seule, abandonnée depuis ce jour... J'avais besoin de sentir quelqu'un près de moi... Toi surtout. C'est difficile à avouer, mais je ne veux pas m'habituer au malheur, comme la mère de Bernard.

Elle sourit et m'embrassa à nouveau.

209

— Allez, c'est fini, je ne pleure plus. Tiens j'ai acheté des fruits. Des fraises et des pêches, ça te dit ?

Je m'assis sur la couverture et la pris dans mes bras.

— Moi aussi, j'en avais envie, depuis notre première rencontre.

— Je ne t'en parlerai plus après, je te promets. Mais explique-moi pourquoi ce vieux bonhomme en voulait tellement à Bernard. Et à son père. J'ai besoin de comprendre. Ce n'est pas un secret ?

— Non. Les journalistes doivent suer sur le sujet dans toutes les rédactions parisiennes ! André Veillut n'avait rien contre la famille Thiraud. Il a vu Bernard une seule fois, à Toulouse. Je pense qu'il ne connaissait même pas Roger Thiraud...

— C'était un fou alors... ?

— Non, un simple fonctionnaire. Il a commencé sa carrière administrative en 1938, à Toulouse. Il avait tout juste vingt ans. Il se lançait à la conquête de la Préfecture, bardé de diplômes. En moins d'un an, il est passé Secrétaire Général Adjoint chargé du Secteur Social : l'aide aux familles en difficulté. En 1940 il dirigeait l'organisation de l'assistance aux personnes déplacées et l'accueil des Français qui fuyaient l'avance des troupes allemandes. En 1941, on a étendu ses compétences aux « Affaires des Réfugiés et aux Questions Juives. »

« En fonctionnaire zélé, Veillut a suivi les instructions du gouvernement de Vichy. Il a scrupuleusement organisé le transfert des familles juives vers le centre de regroupement de Drancy. Ni par conviction politique, ni par antisémitisme, mais tout simplement en obéissant aux règlements et en

210

documents d'architecture, des statistiques, des listes de noms. Et puis, un jour il a remarqué le nombre disproportionné d'enfants déportés depuis la région toulousaine. En historien conséquent, il s'est attaché à comprendre la raison de ce déséquilibre. Peut-être y avait-il une communauté juive importante, ou l'existence d'un centre de regroupement inter-régional... Roger Thiraud s'est rendu à Toulouse, au Capitole d'abord, puis à la Préfecture. Il a vite compris en étudiant le détail des documents classés à la cote « DE », que la responsabilité du gonflement du contingent d'enfants incombait à un haut fonctionnaire toulousain chargé des Affaires Juives, identifié par ses seules initiales : A. V. Il est reparti pour Paris vraisemblablement décidé à trouver l'identité de cet inconnu. Malheureusement pour lui, Lécussan qui occupait le poste de Chef Archiviste était au courant de sa visite et de l'objet de ses recherches. Il a aussitôt averti Veillut qu'un historien s'intéressait de trop près à des documents explosifs.

Claudine m'interrompit.

— Mais, il n'y a pas eu d'enquête à la Libération pour déterminer les responsabilités de chacun ?

— Si, bien sûr. Veillut et Lécussan ne sont pas des idiots. Ils l'ont prouvé en restant insoupçonnables pendant plus de quarante ans. Ils ont senti, au début 44, que les grands moments de la collaboration touchaient à leur fin, qu'il faudrait bientôt rendre des comptes. Ils ont pris leurs distances avec Vichy et ils ont consacré leurs efforts à aider les réseaux de résistance. De la manière la plus voyante. A la Libération, Veillut a été décoré pour son courage ! Personne ne se serait permis de contester les mérites d'un héros arborant la

212

exécutant les ordres de la hiérarchie. Actuellement, des dizaines d'obscurs « Chefs de Service » décident des calibres de tomates ou de pêches qui seront envoyées à la décharge pour cause de surproduction. Pour eux, les milliers de tonnes de fruits qui finiront arrosées de mazout ont la seule apparence d'un chiffre et d'un code sur un listing mécanographique. En 1942-1943, Veillut ne faisait pas autre chose, il alimentait la machine de mort nazie et liquidait des centaines d'êtres humains au lieu de gérer des surplus de stock. Lécussan travaillait avec lui, au secrétariat administratif. Une équipe redoutable : la région qu'ils couvraient vient en tête de toutes les régions de France pour les déportations d'enfants juifs. Dans les autres Préfectures, les gens essayaient de brouiller les cartes, de mettre les sbires de la Gestapo sur de fausses pistes. Pas à Toulouse. Veillut allait au-devant de leurs désirs. Par souci d'efficacité. Jamais il n'y aurait eu un tel massacre si les nazis n'avaient pas bénéficié de la complicité de nombreux Français. Ils ont même touché aux gosses de moins de deux ans qui étaient pourtant épargnés par les textes pétainistes...

— Mais le père de Bernard était un enfant à cette époque, il n'a pas pu être mêlé à tout ça.

— Roger Thiraud est né à Drancy, voilà le lien. Il est suffisant ! Pour occuper ses loisirs, il rédigeait une petite monographie sur sa ville natale, tu sais le petit livre que tu m'as confié. A part Crette de Paluel, Drancy n'avait pas de quoi retenir l'intérêt. Jusqu'à la création du Camp de Concentration qui l'a rendu tristement célèbre. Le père de Bernard lui a consacré un long chapitre ainsi qu'au projet initial des architectes d'édifier là une cité futuriste. Il a compulsé des centaines de

211

rosette au revers de son pardessus. Depuis cette époque, Veillut n'a cessé de graver les échelons : Secrétaire Général de la Préfecture de Bordeaux en 1947, Chef de cabinet du préfet de Paris en 1958. Au cours de l'année 1960 on lui a confié une mission secrète : constituer une équipe chargée de liquider les responsables FLN les plus remuants. Ses activités se sont étendues à l'OAS en 1961.

Je pris un abricot dans la coupe de fruits et poursuivis :

— ... Quand en 1961, Lécussan l'a prévenu des recherches menées par Roger Thiraud, le père de Bernard, Veillut a tout naturellement utilisé les compétences d'un de ses hommes, Pierre Cazes. Il a bien entendu omis de révéler le véritable motif qui présidait à l'exécution de Roger Thiraud. Le policier était encore persuadé, la semaine dernière, d'avoir mis fin aux activités d'un dangereux terroriste. En bon professionnel, Pierre Cazes a profité des troubles du 17 octobre 1961, la manifestation algérienne, pour remplir son contrat. Bernard, en voulant terminer le livre de son père, est parvenu aux mêmes conclusions sur les déportations d'enfants. Il a voulu vérifier les sources. Résultat, il a subi le même sort. Mais cette fois de la propre main de Veillut. Vingt ans après son père...

— Tu crois que toute cette histoire sera publiée dans la presse ?

Je ne pouvais pas lui répondre qu'on m'avait déjà ordonné de mettre la pédale douce. Au ministère, on préparait un scénario plus conforme à l'idée que les citoyens devaient se faire des garants de l'ordre public.

— Ils ne sortiront peut-être pas tout, mais ils seront obligés d'en lâcher un bon morceau.

213